

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

SHAKESPEARE

(SUITE)

UN auteur contemporain a dit avec beaucoup d'élégance et de raison : « Si la noblesse anglaise perdait ses titres, elle pourrait les retrouver dans les drames historiques du poète, qui sont tout un cycle d'histoire nationale où les grands noms de l'Angleterre ont leur livre d'or (1). » L'Angleterre, comme la Grèce antique, possède ce qui manque à la France, un théâtre national, où l'histoire de la patrie retracée en traits brillants, les noms glorieux, encadrés dans la poésie, se gravent à jamais dans la mémoire des spectateurs. Que Racine & Corneille seraient plus intéressants pour nous, s'ils avaient mis sur la scène les chroniques de leur pays! Combien Godefroy de Bouillon, saint Louis, Charles V, Duguesclin, Jeanne d'Arc auraient mieux ému le cœur qu'Agamemnon, que Rodogune que Titus & Cinna! Les noms, les souvenirs français, Lusignan, Montmorency,

De Nesles, Châtillon et ce fameux Coucy, ne prétent-ils pas à la froide Zaïre de Voltaire un charme inexprimable, ce charme que madame de Staël trouvait à entendre ce vers d'un poète tragique depuis longtemps oublié :

Votre nom ?—Moncassin.—Votre pays ?—La France!

Ce plaisir provient des meilleurs sentiments de notre nature; les Anglais le goûtent chaque fois qu'ils lisent ou qu'ils entendent une des tragédies historiques de Shakespeare; il n'y a pas un nom,

pas un lieu célèbre en Angleterre, qui ne soit cité dans les vers du grand poète. La série de ses tragédies commence au roi Jean & se termine au divorce de Henri VIII; elles renferment par conséquent un intervalle de deux siècles, enserrant une des périodes les plus agitées, les plus sanglantes, que les annales humaines aient enregistrées.

Le roi Jean, dont la présence, selon l'expression d'un chroniqueur, aurait souillé l'enfer même, est représenté par Shakespeare sous des traits odieux: faux, cruel, subtil, sans crainte de Dieu, sans conscience ni cœur, il appartient par tous les titres à cette race criminelle des Plantagenets, dont les querelles domestiques, les haines, les meurtres forment un lamentable tableau. Le petit prince Arthur, captif, menacé par ce terrible ennemi, touche à force de naïveté & de bonté. Son géôlier Hubert a reçu l'ordre de lui brûler les yeux, supplice du Bas-Empire que le roi Jean fit endurer à son neveu. Quels accents que ceux de l'enfant opprimé qui supplie!

ARTHUR.

Quoi! il faut que vous me brûliez les yeux avec un fer rouge!

HUBERT.

Jeune enfant, il le faut.

ARTHUR.

Et le ferez-vous?

HUBERT.

Je le ferai.

ARTHUR.

En aurez-vous le cœur? Un jour, vous aviez

(1) Le Contemporain, article de M. Edmond Lafond.

mal à la tête, je vous ceignis le front avec mon mouchoir; une princesse en avait brodé le tissu, & je ne vous l'ai jamais redemandé. Pendant la nuit, je soutins votre tête dans mes deux mains, je tâchai de vous alléger le poids du temps, en vous disant : Avez-vous besoin de quelque chose ? où avez-vous mal ? Pour vous servir pendant votre maladie, vous avez eu un prince. Vous direz peut-être que mon affection était simulée, vous l'appellerez artificielle; comme il vous plaira ! si c'est la volonté du ciel que vous me traitiez si cruellement, que sa volonté soit faite ! Voulez-vous donc m'arracher les yeux, ces yeux qui n'ont jamais tourné, qui ne tourneront vers vous que des regards souriants ?

HUBERT.

Je l'ai juré.

ARTHUR.

Oh ! êtes-vous plus dur que le fer ? Si un ange venant à moi m'eût dit qu'Hubert m'arracherait les yeux, je n'y aurais point ajouté foi ; pour me le faire croire, il eût fallu qu'Hubert lui-même me l'affirmât.

HUBERT.

Donnez-moi ce fer & tenez-le bien.

ARTHUR.

Hélas ! qu'est-il besoin d'employer la violence ? Je ne résisterai pas, je demeurerai immobile. Hubert ! que je ne sois pas lié ! Écoutez-moi, Hubert, renvoyez ces hommes. Je vais m'asseoir tranquille comme un agneau ; je n'articulerai pas une parole, je ne regarderai même pas le fer avec colère. Et je vous pardonnerai, quels que soient les tourments que vous m'infligiez.

HUBERT.

Il faut que vous perdiez vos yeux.

ARTHUR.

O ciel ! que n'avez-vous dans les vôtres un atome, un grain de poussière, un moucheron ! car il suffit d'un rien pour endolorir cet organe précieux. Alors, sentant combien il faut peu de chose pour causer en cet endroit une cuisante douleur, votre dessein vous paraîtrait horrible.

Hubert se laisse fléchir, mais l'enfant meurt en essayant de s'évader, ce qui est contraire à la vérité historique, puisque le roi Jean tua de sa main le royal orphelin. La pièce finit par la mort du roi & par ce cri national : L'Angleterre n'a pas à craindre d'ennemis tant qu'elle sera fidèle à elle-même !

Le règne orageux de Richard II a fourni le sujet de la seconde pièce. Richard, dépossédé de la couronne au profit de Henri Bolingbroke, son cousin, trouve de nobles accents pour déplorer sa propre chute.

RICHARD.

Je décharge ma tête de ce lourd diadème, & ma main de ce sceptre pesant ; j'étouffe dans mon cœur l'orgueil du rang suprême, j'efface avec mes larmes l'onction sainte ; j'ajure de ma bouche ma grandeur sacrée ; je délire mes sujets de leurs ser-

ments, je renonce à mes domaines, j'annule mes lois. Dieu pardonne à ceux qui violèrent la foi jurée ! Dieu maintienne inviolables les serments qu'ils prêteront à mon successeur ! Puisse-tu vivre longtemps assis sur le trône de Richard, & puisse Richard dormir bientôt dans sa fosse ! Dieu, sauve le roi Henri ! c'est le vœu de Richard détroné !

Cette scène de la déposition, trop longue pour être transcrite en entier, est saisissante. Shakespeare sait remuer dans le cœur toutes les fibres de compassion humaine.

Bolingbroke (1), devenu roi d'Angleterre sous le nom de Henri IV, continue la série de ces scènes historiques. Des remords tardifs dévorent le cœur de l'ambitieux ; il craint pour son fils les trames & les intrigues qui ôtent la puissance aux rois, la trahison qui se glisse parmi leurs plus intimes conseils, & il semble que le crime commis envers Richard menace sa propre race. La rébellion des Northumberland, soutenue par les Écossais, forme le sujet du drame. C'est de l'histoire toute pure, sans nœud ni complications imaginaires ; les caractères seuls forment l'intérêt de la pièce ; on a remarqué celui du prince de Galles, fils oublieux & léger aux jours de bonheur ; fils dévoué, sujet fidèle à l'heure du danger, & celui de lord Percy (Hotspur), si valeureux & si chevaleresque.

Dans la seconde partie de cette pièce, on a cité, & non sans raison, le monologue du roi Henri, poursuivi jusque sur sa couche par les inquiétudes du pouvoir :

HENRI IV.

Combien de milliers de mes plus pauvres sujets dorment en ce moment ! O sommeil ! aimable sommeil ! doux réparateur des forces de la nature, qu'ai-je donc fait pour t'effrayer, que tu ne veuilles plus fermer mes paupières & plonger mes sens dans l'oubli ? Pourquoi, sommeil, vas-tu dormir dans des huttes enfumées, sur d'incommodes grabats, au bourdonnement des insectes nocturnes, plutôt que dans les chambres parfumées des grands, sous des dais somptueux, bercé par les accords d'une délicieuse mélodie ? Eh quoi ! sur la cime périlleuse d'un mât, tu fermes les yeux du mousse & tu le berces dans la tempête, au milieu des vents qui mugissent, qui soulèvent les vagues irritées, & les saisissant par l'humide crinière de leur tête monstrueuse, les suspendent au milieu des nuages, avec un bruit si effroyable qu'il réveillerait la mort même ! Peux-tu, ô sommeil, donner le repos au mousse trempé des flots, & le refuser au roi dans le calme de la nuit la plus paisible ?... Plus de repos pour le front qui porte une couronne !

(1) Bolingbroke était fils du duc de Lancastre, troisième fils d'Édouard I^{er} ; il était cousin-germain de Richard II, à qui il enleva la couronne.

Le règne de Henri V, ce prince funeste à la France, fournit les nouvelles scènes historiques ; notre pays n'est pas bien traité par la verve patriotique de Shakespeare ; il peint la France malheureuse sous des traits grossiers qui, après tant de siècles écoulés, irritent encore : on voudrait que le génie fût plus juste & sût être noblement équitable envers un non-ennemi. La guerre des deux Roses vengea la France, & elle fournit à Shakespeare les scènes tragiques, les infortunes royales si bien appropriées à ce profond & sombre talent. Il ne sut ou ne voulut pas dépeindre en Jeanne d'Arc le caractère candide & sublime que la vaillante fille des champs montra depuis Vaucouleurs jusqu'à Rouen, depuis son premier combat jusqu'à son martyre ; mais de quelles couleurs il a revêtu les douleurs de Marguerite d'Anjou ! combien la résignation de Henri VI, découronné, est touchante ! combien le jeune Talbot, expirant sur le sein de son père, a de grandeur ! La chute de la maison de Lancastre, l'avènement de la Rose blanche d'York, les combats, les trames, les trahisons de ce temps de forfaits & de guerres civiles, se déroulent dans Shakespeare avec une lucidité incomparable, & l'on se prend parfois à regretter que ce puissant esprit, que cette âme généreuse, qui comprenait si bien le beau, n'ait pas trouvé de plus glorieux exploits dans les annales de sa nation. Par une singulière faveur, les querelles des Atrides & les meurtres des deux Roses ont trouvé des poètes, & les plus nobles personnages de l'histoire, les vengeurs, les libérateurs, Pélage, Jeanne d'Arc, Sobieski, attendent encore le leur.

Les scènes dramatiques se succèdent dans *Henri VI* & dans *Richard III* ; on peut citer la mort de Warwick, celle du jeune prince Édouard, fils de Marguerite d'Anjou, la scène si étrange de séduction, où Richard, difforme, bossu, *avorton prédestiné au crime*, comme l'appelle la reine Marguerite, fait oublier, par la douceur & la grâce de son langage, tant de meurtres qui l'ont mise en deuil, à la jeune veuve d'Édouard : scène historique, puisque l'affreux Richard épousa Anne de Warwick, & que Shakespeare a rendue vivante à force de subtilité & de charmes : on voit Richard fascinant celle qu'il a faite orpheline & veuve ; elle se débat en vain, elle deviendra sa femme en pleurant, ainsi qu'elle le répète, l'ange qui fut son premier époux.

La mort des enfants d'Édouard arrache des larmes ; elle ne se passe pas sur la scène, le meurtrier Tyrrel, ému jusqu'aux entrailles, raconte ce forfait :

TYRREL.

Voilà comment étaient couchés ces pauvres petits. Voilà comment ils se tenaient mutuellement enlacés dans leurs bras innocents & blancs comme l'albâtre. A voir leurs lèvres, on eût cru voir sur une même tige quatre roses vermeilles dans tout l'éclat de leur beauté, & se baisant l'une l'autre. Sur leur chevet était posé un livre de

prières, & cette vue a failli changer ma résolution, mais le démon... le démon... Nous avons étouffé le plus parfait ouvrage que, depuis la création, la nature ait jamais formé.

LE ROI RICHARD *entre*.

Mon bon Tyrrel, la nouvelle que tu m'apportes va-t-elle me rendre heureux ?

TYRREL.

Si la certitude que l'ordre donné par vous a été exécuté peut vous procurer le bonheur, soyez heureux !

RICHARD.

Mais les as-tu vus morts ?

TYRREL.

Où, sire.

RICHARD.

Et enterrés, mon bon Tyrrel ?

TYRREL.

Le chapelain de la Tour les a enterrés.

Les malheureuses princesses, aïeule & mère de ces princes enfants, se rencontrent & confondent leurs douleurs ; Marguerite d'Anjou se joint à elles & les surpasse en imprécations, leur reprochant leurs prospérités passées, les crimes commis par leur maison & s'unissant à leurs voix pour maudire le détestable Richard.

LA REINE ÉLISABETH (1).

As-tu pu, grand Dieu ! abandonner ces innocents agneaux & les jeter dans la gueule du loup ? Pourquoi fermas-tu les yeux quand s'accomplissait un tel crime ?

LA REINE MARGUERITE.

Et quand on égorgéait le pieux Henri & mon fils bien-aimé !

LA REINE ÉLISABETH.

O terre ! que ne peux-tu m'offrir un tombeau aussi promptement que tu m'offres un siège de douleur ! Alors, tu recouvrirais mes os au lieu de les reposer ! Ah ! qui plus que nous a sujet de gémir ? (*Elle s'assied par terre.*)

LA REINE MARGUERITE.

Si la plus ancienne douleur est la plus digne de respect, cédez à la mienne le droit d'aïnesse, & que mes chagrins aient la prééminence sur les vôtres. J'avais un Édouard, un Richard l'a tué ; j'avais un Henri, un Richard l'a tué ! (*A la reine Élisabeth.*) Tu avais un Édouard, un Richard l'a tué ; tu avais un Richard, un Richard l'a tué.

LA DUCHESSE D'YORK (2).

Et moi aussi, j'avais un Richard, & tu l'as tué ; j'avais un Rutland, & tu as aidé à le tuer.

(1) Femme d'Édouard d'York, quatrième du nom, & mère des jeunes princesses.

(2) La duchesse d'York était mère d'Édouard IV, de Richard III & du duc de Clarence, qui périt par ordre de Richard.

LA REINE MARGUERITE.

Tu avais aussi un Clarence, & Richard l'a tué; de tes flancs malheureux est sorti un limier infernal qui nous donne la chasse à tous jusqu'à ce que mort s'ensuive... O Dieu juste! équitable dispensateur! combien je bénis ta justice, qui a permis que ce dogue sanguinaire exerçât sa fureur sur les fils de sa propre mère, & la forçât de joindre sa douleur à celle des autres!

LA DUCHESSE D'YORK.

Épouse de Henri, ne triomphe pas de mes malheurs. Dieu m'est témoin que mes larmes ont coulé pour les tiens.

LA REINE MARGUERITE.

Pardonnez-moi, je suis affamée de vengeance & j'en repais mes regards!... Où est ton époux, maintenant, épouse d'Édouard? où sont tes frères? où sont tes fils? où sont tes joies? qui t'implore? qui s'agenouille & dit: Dieu sauve la reine! où sont les grands respectueux qui te flattaient! où est la foule qui suivait tes pas? vois ce que tu es! L'épouse heureuse est devenue une veuve désolée; mère pleine de joie, tu pleures ce titre! toi que l'on suppliait, tu n'es plus qu'une humble suppliante; de reine que tu étais, tu es devenue une malheureuse couronnée de douleurs; tu me méprisais, maintenant je te méprise! tous te craignent, aujourd'hui tu redoutes un homme! celle qui commandait à tous n'a plus personne qui lui obéisse!... Adieu, épouse d'York, reine de malheur. Ces maux de l'Angleterre seront mes délices en France.

LA REINE D'ANGLETERRE.

O toi, qui excelles à maudire, reste encore, apprends-moi à maudire mes ennemis!

LA REINE MARGUERITE.

Ne dors pas la nuit, jeûne le jour, compare ta félicité morte avec tes douleurs vivantes; représente-toi tes fils plus beaux qu'ils n'étaient, & leur meurtrier plus hideux qu'il n'est... que ce soient là les pensées qui t'occupent, & tu apprendras à maudire!

Le châtiment de Richard arrive enfin; le duc de Richmond marche contre lui à la tête de la noblesse anglaise, & rencontre l'armée de l'usurpateur dans la plaine de Bosworth. Le théâtre représente la tente de Richard & celle de Richemond, la veille du combat; Richard est endormi; il voit l'ombre du prince Édouard, fils de Henri VI:

L'OMBRE.

Que demain mon souvenir pèse sur ton âme! Souviens-toi que tu m'as assassiné à Tewksbury, c'est pourquoi désespère & meurs! (*L'ombre se tourne vers Richmond*). Les âmes des princes assassinés combattent pour toi; courage, c'est les fils du roi Henri qui vient te rassurer.

L'OMBRE DU ROI HENRI, à Richard.

Mon corps, que l'huile sainte avait consacré, fut criblé par toi de mortelles blessures; souviens-toi de la Tour & de moi; désespère & meurs! (*A Richmond*). Vertueux & saint, à toi la victoire!

L'OMBRE DE CLARENCE.

Que demain mon souvenir pèse sur ton âme! moi, Clarence, que tu fis noyer dans les flots d'un malvoisie impur. Demain, dans la bataille, pense à moi! & que ton glaive retombe émoussé de ta main! (*A Richmond*). Rejeton de la Rose de Lancastre, les héritiers d'York, injustement immolés, prient pour toi. Que les bons anges veillent sur toi! vis & prospère!

L'OMBRE DE RIVERS, à Richard.

Je suis Rivers, que tu fis mourir à Pomfret. Désespère & meurs!

L'OMBRE DE GREY, à Richard.

Souviens-toi de Grey, & que ton âme désespère!

L'OMBRE DE VAUGHAN, à Richard.

Souviens-toi de Vaughan!

L'OMBRE D'HASTINGS, à Richard.

Homme de sang, termine tes jours dans une bataille sanglante! souviens-toi de lord Hastings: désespère & meurs.

LES OMBRES DES ENFANTS D'ÉDOUARD, à Richard.

Souviens-toi de tes neveux étouffés dans la Tour! les âmes de tes neveux t'ordonnent de désespérer & de mourir...

LE ROI RICHARD, s'éveillant.

Donnez-moi un autre cheval! pansez mes plaies!

Le plus grand acteur de l'Angleterre, Garrick, était admirable à cet instant du réveil; toute la terreur du crime se peignait sur son visage. La pièce se termine sur le champ de bataille, où Richard succombe, après avoir jeté ce cri fameux, transmis par la légende:

RICHARD.

Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!

Henri VIII achève la série des tragédies historiques, & prouve le courage de Shakespare qui osa représenter sous des traits nobles & touchants Catherine d'Aragon, devant la fille altière d'Anne Boleyn. L'esprit religieux, l'esprit catholique que le grand poète avait reçu de ses ancêtres, respire dans le beaurôle de la première épouse d'Henri VIII & dans la scène de son agonie, que nous reproduirions si elle ne rappelait la vision de Richemond citée plus haut.

Dans un dernier article, nous parlerons des autres tragédies de Shakespare, en regrettant de n'avoir pu consacrer à ce nom illustre plus de temps, de science & de talent.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

ELISA DE MONTFORT

Roman traduit de l'italien

PAR J. M. DE VILLEFRANCHE (1).

Nous avons parlé à nos lectrices des premiers ouvrages de monsieur Villefranche, *les Deux Orphelines*, récit touchant plein d'âme & de foi; & *Cinéas*, belle & chrétienne histoire d'une famille au temps de Néron. *Élisa de Montfort*, œuvre d'un bon écrivain italien, plaira à tous ceux qui aiment les grands caractères & les tragiques aventures. Le génie italien n'est pas aussi propre que le génie anglais à l'analyse délicate des sentiments & des caractères; il trouvera des traits grandioses, mais les nuances délicates n'abondent pas sur cette palette aux chaudes couleurs; *Élisa de Montfort* a les qualités & les défauts de son origine. Cette histoire d'une jeune fille qu'un mauvais mariage a jetée dans un abîme de malheur, qui passe par la misère, par la prison, par le tribunal, & qui, pure, innocente, courageuse, sort enfin de ces terribles épreuves & se dévoue au service du véritable Consolateur, cette histoire dramatique plaira à beaucoup d'imaginations, &, comme la morale en est élevée & chrétienne, le plaisir qu'elle offrira n'aura nul danger. En Italie, cet ouvrage a obtenu un très-grand succès, il est fondé sur des événements réels, ce qui, aux yeux de grand nombre de lecteurs, prête au récit un plus vif intérêt. La traduction de monsieur Villefranche est élégante, animée, & laisse un désir, c'est que l'habile traducteur, ne suivant plus une inspiration étrangère, fasse un nouveau *Cinéas* qui mérite d'être traduit à son tour.

Monsieur Villefranche a publié également un excellent & spirituel ouvrage sur *la Télégraphie française*. Nous en aurions rendu un compte détaillé si le *Journal des Demoiselles* n'avait récemment publié une série d'articles sur le même objet. Nous ne pouvons revenir sur ce sujet, mais nous promettons à ceux de nos lecteurs qui parcourront ce charmant volume une lecture amusante, instructive, & offrant le tableau le plus complet de la télégraphie comme science, comme avenir & comme administration (2).

(1) Un volume, prix : 2 fr. Chez Lethiellieux, 23, rue Cassette, Paris.

(2) Chez Victor Palmé, rue Saint-Sulpice. Paris, un fort volume avec gravures, prix : 3 fr.

DÉLASSEMENT

AVEC MES JEUNES LECTRICES

PAR MADEMOISELLE MONNIOT

Sous ce titre, l'aimable auteur du *Journal de Marguerite* & de *Madame Rosely* a réuni quatre récits fort distincts, tous les quatre pleins d'intérêt, de sensibilité, de connaissance du monde, deux qualités rarement réunies, car souvent elles se détruisent l'une l'autre. Mademoiselle Monniot analyse à fond le cœur humain, elle connaît la société, ses petitesse, ses intrigues, ses faiblesses & ses passions, & avec un esprit très-fin, elle a conservé une fraîcheur d'âme rare & touchante; elle éclaire & elle attendrit. Les quatre nouvelles, *le But de la Vie*, *Caméléona*, *la Nègresse Flavie*, les *Amitiés de Gertrude*, renferment, sous la forme la plus aimable, de précieux renseignements; elles sont mélancoliques, mais la vie n'est pas toujours riante, & qui veut instruire la jeunesse doit la préparer à ce chemin de la croix qui mène du berceau à la tombe, & que tous gravissent, rois & paysans, jeunes filles élégantes & pauvres ouvrières vouées aux durs labeurs. Le premier de ces récits, *le But de la Vie*, pourrait se résumer en cette parole que saint Philippe de Néri disait à un ambitieux : *Après? après cet emploi, après cet accroissement de fortune, après ces dignités, après la vieillesse?* Cet éloquent *après* est bien dramatisé dans la nouvelle de mademoiselle Monniot. La faiblesse de caractère & les graves inconvénients qu'elle entraîne sont le sujet de la seconde nouvelle; le vide des affections humaines, la nécessité pour les cœurs avides d'attachement de chercher Dieu surtout & avant tout est le fond du plus attrayant de ces récits, *Gertrude*. *La Nègresse Flavie* nous offre un vif tableau de la vie créole, animé par l'amour maternel.

Ce charmant volume sera bientôt entre les mains de toutes les amies de *Marguerite* (leur nombre est légion), & d'avance nous applaudissons à son succès.

M. B.

(1) Chez Régis Ruffet, 38, rue Saint-Sulpice. Un beau volume, prix : 2 fr. 50.

LE TRAIT-D'UNION

(SUITE)

XIII

SCITUDE.

DANS le cœur humain, l'espérance est une petite fleur qui naît vite, donne beaucoup de parfums & succombe promptement; un rien la fait naître, un rien l'anéantit. En entendant cette parole de son frère: *Ne vous en allez plus!* Marguerite avait cru voir luire, non un éclair de raison ou plutôt de sentiment, mais sa raison tout entière revenant comme une reine exilée & reprenant possession du domaine un moment déserté. Il lui semblait que son frère lui était rendu, que l'épreuve était passée, que le sentier allait redevenir doux & facile sous ses pas, que désormais les soins attentifs de l'amitié suffiraient à Étienne, & qu'ils vivraient ensemble, dans une paisible union, loin du monde qui fait trop de bruit, loin des passions qui sont aussi une folie, ensemble & heureux, lui d'être aimé, elle de se dévouer. Elle pensait qu'il l'avait reconnue, & que, s'il ne l'avait pas nommée, c'est qu'il vouait être seul avec elle & n'avoir pas d'étrangers pour témoins de leur tendresse & de leur bonheur. Elle exposa cette pensée au Père supérieur; il secoua la tête & dit :

— Nous pourrions essayer demain, mais je doute.

— Mais, mon Père, il m'a reconnue, il m'a parlé avec amitié!

— Je conviens, mademoiselle, qu'il vous a parlé & d'un ton affectueux, mais s'ensuit-il que la chaîne des idées soit renouée chez lui? Vous lui êtes agréable, cela est certain; votre voix, vos soins, vos services lui font grand plaisir, mais, de ce sentiment instinctif à la possession de ses facultés il y a loin, malheureusement...

Elle revint le lendemain, & entra seule dans le pavillon où Étienne se trouvait seul. Il leva la tête en la voyant, mais aucune expression de joie & d'amitié n'anima ce visage de pierre, ni ces yeux errants, dont le regard ne pouvait se fixer. Sa sœur déposa sur la table un petit panier de raisin, fruit qu'il aimait, & elle lui dit d'un ton amical :

« Ce sera pour ton déjeuner, Étienne. »

Il ne répondit pas. Elle s'assit près de lui, en passant un bras autour de son cou, & elle lui dit d'une voix émue :

« Tu me reconnais, mon bon frère, tu sais que je suis ta sœur Marguerite? regarde-moi! souviens-toi! je t'ai appris à lire & à chanter; ne te rappelles-tu pas les nocturnes que nous chantions ensemble & ce joli air du *Muletier d'Andalousie* que tu aimais tant? »

Elle essaya, l'âme attristée, la voix tremblante, de fredonner cet air vif & d'une cadence marquée; il parut écouter, mais au bout d'un instant il détournait la tête; elle cessa... il saisit alors le violon demeuré sur la table & joua le motif que Marguerite avait chanté; mais tout, en son attitude, en son regard, disait que c'était l'imitation machinale & non le souvenir qui s'éveillait en lui.

« C'est très-bien, dit-elle avec douceur, c'est ainsi que tu jouais autrefois. Ne te souviens-tu pas de nos petits concerts dans la serre, les soirs de printemps, quand tes fleurs étaient si belles? Tu ne te souviens pas combien notre mère aimait à t'entendre chanter? rappelle-toi, je suis Marguerite, ta sœur! »

Il paraissait entendre avec un certain plaisir ces mots dont l'accent caressant flattait son oreille, mais il n'y répondait pas, il souriait vaguement, & ce sourire étrange impressionna tellement Marguerite, qu'elle fondit en larmes; alors Étienne, qui n'avait pas encore parlé, dit à voix basse :

« Assez! vous me fatiguez! »

Ce fut tout, Marguerite ne put rien obtenir de plus ce jour-là.

Le lendemain, un violent orage, adieu de l'été à l'hiver, éclata & bouleversa le pauvre Étienne. Jusqu'alors il n'avait pas craint les agitations de l'air, le roulement de la foudre, le feu de l'éclair, il disait comme le pauvre roi Lear :

« Tonnerre! gronde à ton aise! vents! gonflez vos joues jusqu'à ce qu'elles éclatent! »

Mais ce jour-là, la lutte des éléments, le sombre désordre des cieus l'atterra; une frayeur extrême se peignit dans ses yeux, il frémissait au bruit strident de la foudre, & des raies de feu perçant à travers les persiennes & les rideaux, il appuya sa tête sur l'épaule de Marguerite, assise près de lui;

elle le caressa tendrement & chercha à le calmer par de douces paroles... ainsi elle eût parlé à un enfant au berceau, ainsi elle eût caressé un lévrier tremblant, & pas plus que le nouveau-né, pas plus que l'animal inconscient, Étienne ne semblait comprendre la maternelle tendresse dont sa sœur l'entourait.

Cette impression de frayeur dura plus que l'orage ; la folie du pauvre Étienne, jusqu'alors triste & taciturne, venait d'entrer dans une nouvelle phase, il craignait tout, un pas, un bruit, le son d'une voix le faisaient tressaillir ; il parlait peu, mais ses regards timides, ses gestes suppliants pénétrèrent l'âme de Marguerite d'une impression nouvelle de tendre pitié. Plus il paraissait faible & malheureux, plus elle s'attachait à lui, plus elle l'enlaçait des liens indestructibles de son affection. Quoi de plus puissant sur l'âme d'une femme que la compassion ?

Elle ne s'occupait que de lui & disposait tout son avenir en vue de son dévouement. On arrangeait sous ses ordres une jolie maison : la chambre d'Étienne, le jardin, une petite serre étaient l'objet de ses soins particuliers ; elle ne voulait pas qu'il vînt habiter avec elle avant que tout fût préparé & qu'un ordre harmonieux régnât dans sa demeure. Il lui semblait que de chaque nouvelle sensation pouvait résulter le choc heureux qui rétablirait l'équilibre dans sa raison ; elle hâtait l'instant de la réunion, mais aucun travail ne pouvait lui faire négliger sa visite quotidienne à l'asile, cette visite dont Étienne ne parlait jamais, mais qu'il attendait toujours. Les autres pensionnaires de la maison, pauvres fous, innocents, idiots, qui, sous la surveillance discrète des Frères, erraient dans les jardins & les galeries, attendaient, eux aussi, le passage de Marguerite comme un événement. Elle s'en apercevait ; ils la regardaient, ainsi que le prisonnier regarde l'hirondelle qui passe & fuit ; ces regards, les uns tristes & désespérés, les autres ardents & curieux, l'affligeaient & la gênaient ; elle allait à son but, les yeux baissés, modeste & sérieuse, enveloppée dans son voile & dans son manteau, mais elle appelait de ses vœux le jour où elle pourrait abriter entre quatre murs bien clos le malheur de son frère & ses propres sacrifices.

Un jour qu'elle passait ainsi, un jeune homme l'arrêta en lui présentant un papier plié. Elle le prit machinalement ; il lui dit d'une voix rapide & oppressée :

« Je vous aime ! voulez-vous être reine ? je serai roi pour vous couronner ! »

Elle s'éloigna avec frayeur ; le pauvre insensé la suivit en répétant :

« Je vous aime ! vous êtes belle ! un diadème pour un si beau front ! »

Mais un Frère survint & lui prit doucement le bras, en disant :

« Venez, cher ami, venez ! »

Et l'emmena loin de Marguerite, dont le cœur battait de surprise & d'effroi.

Le Père supérieur venait au devant d'elle ; elle lui raconta ce qui venait d'arriver :

« Le pauvre jeune homme, dit-il, est fils d'un tonnelier & il se croit le comte de Chambord. Il a l'habitude d'offrir le royaume de France aux gens qui lui plaisent. L'amour-propre lui a tourné la tête. Hélas ! mademoiselle, c'est le vieil ennemi du genre humain, l'orgueil, qui peuple les maisons de fous ; la folie n'est-elle pas née dans le paradis le jour où la femme d'Adam écouta le serpent ? »

Marguerite sourit, & dit en montrant le papier qu'elle avait gardé :

« Que m'a-t-il écrit ? »

— C'est sa généalogie en règle. Pauvre garçon ! elle est un peu de pure fantaisie, sa généalogie ! il se croit petit-fils de Louis XVI, qu'il croit fils de Louis XV ! puis voilà quatre vers dans lesquels il vous offre le trône.

— Mon Père, il me fait peur !

— J'aurai soin, mademoiselle, que désormais on l'amuse dans la maison à l'heure où vous traversez le jardin.

En dépit de cette promesse, Marguerite hâta le travail de ses ouvriers ; la vue des fous lui causait une insurmontable tristesse & elle s'étonnait que la raison pût rester entière en présence de ces intelligences déviées. Elle n'osait plus lever les yeux en parcourant les corridors de la maison, dans la crainte de rencontrer encore ce regard égaré qui s'était attaché sur elle, & elle se croyait sauvée, lorsque, assise dans le pavillon, auprès du pauvre Étienne, elle passait de longues heures à le rassurer contre des frayeurs imaginaires & à répéter en réponse à son perpétuel :

« J'ai peur ! »

— Ne crains rien, je suis là ! »

Enfin, par une belle matinée d'automne, elle amena Étienne dans leur maison, parée & brillante comme un nid de jeunes mariés. Marguerite se mariait en effet, ce jour-là, avec le sacrifice. Étienne parut surpris & même charmé en entrant dans sa chambre, arrangée comme celle qu'il occupait dans la maison maternelle. Marguerite avait demandé & obtenu les meubles, les bahuts, les livres, les raretés qui remplissaient cette chambre, & c'était mademoiselle Mélanie qui les avait amenés. En revoyant cette figure amie & connue, Étienne ne parut pas se souvenir ; les objets inanimés avaient eu seuls le pouvoir de l'intéresser. Il montra un plaisir enfantin en retrouvant une table vénitienne, incrustée d'ivoire, qu'il aimait beaucoup autrefois, & en revoyant un beau violon qu'il attribuait à Stradivarius. Cyrus, que Marguerite n'avait pas oublié, sauta sur lui, mais il le repoussa : la pauvre bête se retira confuse, elle se souvenait, elle ! La vue des fleurs, arrangées dans la serre comme il les disposait lui-même, parut l'étonner ; il regarda autour de lui ; il cher-

chait peut-être le vaste horizon, le bois & les collines de la petite ville, & au lieu de ces champs bornés seulement par le ciel, il ne vit qu'un charmant jardin rougi par l'automne & enfermé entre des murs couverts de treilles. Oh ! si Marguerite, d'un coup de baguette, avait pu transformer ce paysage & faire jaillir la raison & la vérité au fond de cette pauvre âme hésitante ! Étienne parut désappointé & sa sœur soupira.

La journée fut toutefois bonne & calme. Le vieux docteur Vigne, devenu l'ami dévoué de la famille, en fut satisfait, &, le soir venu, il rassura Marguerite & lui dit :

« J'ai foi dans votre dévouement, il me semble que vous ferez un miracle ! »

— J'ai foi en Dieu, dit-elle, & c'est de lui, docteur, que j'attends le miracle. »

Dès ce premier jour elle arrangea sa vie. Mademoiselle Mélanie ne devait plus la quitter ; elle n'en attendait pas grand secours, mais sa présence était une protection respectable, & elle se chargeait volontiers d'une certaine surveillance intérieure. Marguerite avait pris à son service une cuisinière & un domestique d'un âge mûr, homme éprouvé & fidèle, qui serait dévolu au service personnel d'Étienne. La bonne Française retourna chez elle, non sans larmes, & comblée d'amitié & de présents ; elle promit de revenir chaque année auprès de Marguerite, à qui elle s'était tendrement attachée.

Le monde & ses relations n'entraient point dans le cadre que Marguerite s'était tracé ; elle devait vivre seule, pour son frère, n'ayant d'autre distraction que le travail, la lecture, avec le vieux docteur & quelques bons pauvres pour tous amis. Elle sentit à l'avance, elle sentit souvent ce que cette existence cloîtrée a de sévère, mais Dieu est ami, époux, consolateur des âmes isolées & courageuses, & elle trouva à l'autel assez de lumière, assez de paix pour ne pas regretter d'autres biens.

Mademoiselle Mélanie prit vite ses habitudes en reprenant son aiguille à tapisserie, et se consola en commençant une série de chaises à dessin smyrnôte, pour le petit salon de Marguerite. Elle regrettait Albéric, pour qui elle avait eu un culte secret, tel que grand nombre de vieilles demoiselles en conservent pour un certain homme, être idéal, être indifférent qui jamais ne songea à elles, mais elle n'était nullement fâchée & ne s'en cachait pas, de ne plus vivre en la compagnie d'Alice.

« Elle est très-séduisante, j'en conviens, disait-elle en causant avec Marguerite, les jours où elle veut être aimable, où ses jolis yeux rient, où sa voix n'est, comme vous dites, qu'une caresse, on ne peut pas lui résister ; mais tous les jours ne sont pas dimanche. Vous savez le proverbe ; il faut manger un minot de sel avec les gens avant de les connaître ; mais, voyez-vous, Marguerite, quand on vit sous le même toit, plein une salière suffit. Alice, avec toute sa gentillesse, a le fond dur ; elle rit des maladies de sa mère, elle fait aller comme

un toutou son bonhomme de père, tout vieux soldat qu'il soit ; elle est exigeante avec les domestiques, & elle, qui dépense tant d'argent pour de belles robes & des plats fins, n'a jamais un écu de cinq francs au service des pauvres. Pauvre Albéric ! »

— Elle l'aime, répondit Marguerite.

— Elle l'aime ! elle l'aime ! je ne dis pas le contraire ; tout beau, tout nouveau ; mais ce qu'elle aime avant tout, c'est sa chère personne. Aimait-elle Albéric pauvre, Albéric malade ? je me le demande. Entre nous, elle est ambitieuse, cette petite, & elle aime dans Albéric son argent & sa situation dans le monde.

— Pauvre Albéric ! dit à son tour Marguerite.

— Il méritait mieux, un homme si intelligent, si remarquable ! Ah ! le mariage est un sac où il y a dix serpents sur une anguille, & j'ai grand-peur qu'il n'ait pas tiré l'anguille. »

Ces conversations intimes n'étaient pas fréquentes, car Marguerite consacrait tout son temps à Étienne, & jamais mère ne surveilla avec une plus tendre vigilance les premiers bégaiements, les premiers pas d'un enfant bien-aimé. Mais ce progrès journalier de la raison qui s'éveille, de la langue qui se débrouille, des pieds qui s'affermissent, récompense des mères, ne couronnait pas les soins de la sœur attentive ; l'âme d'Étienne semblait à jamais endormie, à jamais plongée dans ces limbes où dormait pour lui l'oubli du passé. Il était doux, craintif & triste ; il suivait Marguerite, il lui obéissait, il marchait, mangeait, buvait ; la vie animale était régulière & complète ; l'intelligence, paralysée, semblait absente pour jamais, il parlait très-peu & n'exprimait que des désirs matériels ou des craintes enfantines lorsque venaient les ténèbres du soir, ou lorsqu'un temps couvert répandait de la tristesse dans la maison.

« Ne vous en allez pas, j'ai peur, » disait-il alors à Marguerite.

Elle ne s'en allait pas, elle passait ses longues journées auprès de ce pauvre être dont la vue, les rares paroles, la soumission craintive la remplissaient de mélancolie. Le temps pesait, la tristesse envahissait souvent son âme ; quelquefois, en levant au ciel ses yeux mouillés, elle se demandait pourquoi sa destinée était si sombre, pourquoi si différente de la destinée de ses jeunes amies d'autrefois, heureuses épouses, jeunes mères, mais la réponse intérieure : *C'est la volonté de Dieu*, apaisait son âme & dissipait ces révoltes si naturelles au pauvre cœur humain. Alors elle adorait cette main divine qui donne la croix terrestre et prépare la couronne immortelle, & elle pensait à ces pauvres paysans qui, au retour du printemps, plantent dans leurs champs des croix d'aubépine, afin que la moisson soit belle. L'âme où la croix est plantée ne produit-elle pas de plus abondantes gerbes ?

La prière la soutenait, le travail la distraignait ; elle travaillait sans cesse : les vêtements d'indigents, les aubes & les chasubles pour les Missions

naissaient entre ses doigts agiles ; elle offrit à Alice une layette charmante, cousue & brodée dans ses longues heures & destinée au premier né des jeunes époux. Elle s'occupait beaucoup des pauvres, & dans cette vie solitaire, sérieuse, occupée, deux ans se passèrent.

XIV

LA VISITE.

Les lettres qu'échangeaient Albéric & Marguerite se trouvaient très-rares ; du côté de la sœur, elles étaient affectueuses, même confiantes ; du côté du frère, courtes, réservées, mais plutôt tristes que froides, & Marguerite se demandait si, avec toutes les apparences du bonheur, il était heureux. Depuis quelque temps il gardait le silence & elle s'en inquiétait, quand elle reçut un télégramme, daté de Paris, avec ces mots :

« Chère sœur,

« Pouvez-vous me recevoir pendant une heure ?
Je suis Hôtel du Louvre.

» ALBÉRIC. »

La réponse affirmative vola sur les fils, & le soir même, à l'heure qu'avait indiquée Marguerite, Albéric entra chez elle & la trouva dans le petit salon où elle passait sa vie. Ils s'embrassèrent tendrement ; Albéric laissait voir un trouble & une émotion qui ne lui étaient pas ordinaires. Il tournait les yeux vers la porte de la serre & répondait avec distraction aux questions pressantes & amicales de sa sœur, qui lui disait :

« Et Alice ? & mon neveu, ce cher petit Raoul ?

— Ils vont bien, très-bien ; mais Étienne ?

— Étienne est couché, le pauvre enfant se couche à huit heures ; son domestique est auprès de lui, nous ne serons pas dérangés. La cousine Mélanie viendra vous embrasser tout à l'heure, j'ai voulu vous voir un moment en tête à tête. »

Cette assurance calma l'agitation d'Albéric, il s'assit, & regardant autour de lui, il lui dit :

« La maison paraît jolie, j'en suis charmé, je me représenterai maintenant votre intérieur, Marguerite. Et ce malheureux Étienne ?

— Je vous ai dit dans mes lettres comment il se trouvait ; c'est un enfant doux, docile, timide, rien de plus.

— Il vous aime, il reconnaît vos bontés ?

— Je ne sais, il ne parle presque pas.

— C'est affreux ! quelle vie, Marguerite !

— Mais vous, dit-elle pour détourner une conversation pénible, vous êtes content ; vos affaires prospèrent ?

— Plus que je n'aurais osé l'espérer.

— Et Alice, elle doit être bien contente d'avoir un petit enfant ?

— Content ! ce n'est pas dans les sentiments qu'Alice met son bonheur, oh ! non ! elle est plus positive que vous, Marguerite ! Savez-vous quelle est maintenant son ambition ?

— Je ne m'en doute même pas.

— C'est de me voir député au Corps législatif. La vie de Paris l'attire, une grande position ne lui déplairait pas, & elle est en train de remuer ciel & terre pour me faire arriver là.

— Cela vous arrange aussi, Albéric ?

— Sans doute, c'est un mandat assez flatteur ; mais, occupé comme je le suis, si Alice ne s'en mêlait, ma candidature irait à vau-l'eau. Elle est très-ambitieuse, Alice, & ne néglige rien. Maires, fermiers, juges de paix, gros propriétaires, gens influents à quelque titre que ce soit, elle sait le fort & le faible de chacun & trouve moyen de l'amener à son but. Je la laisse faire. Elle multiplie les dîners, les visites, les démarches ; les petits billets s'échangent entre elle & les maîtresses, les notaires, elle prend beaucoup de peine pour moi, à ce qu'elle assure, pour elle, à ce que je crois... »

Il avait parlé d'un ton sec & dégagé, mais tout à coup il s'interrompit, passa la main sur son front, & dit à voix basse :

« Quelle chimère que le bonheur ! qu'on est absurde de préparer toujours sa vie & de ne vivre jamais !

— Vous n'êtes pas heureux, Albéric ?

— Très-heureux pour ceux qui ne voient que la face extérieure des choses, mais depuis que j'ai un enfant je voudrais vivre un peu en famille, & c'est bête, je ne puis voir une paysanne, son enfant sur ses genoux, son mari fumant sa pipe dans le coin de l'âtre, sans avoir le cœur serré. Une femme qui veut faire son mari député n'a pas le temps d'être mère ; mon pauvre Raoul est élevé par la nourrice, les bonnes, les *nuruses* ; de là il passera aux mains des gouvernantes, des précepteurs, des professeurs ; & pendant que je ferai des lois & que je gagnerai de l'argent, mon fils grandira sans me connaître ni m'aimer.

— Faites ces représentations à Alice.

— Vous ne la connaissez pas, elle est aussi arrêtée dans ses idées qu'ardente dans ses volontés. Jeune fille, elle était tout caprice ; femme, elle est toute ambition. »

Marguerite l'écoutait avec une surprise profonde ; quoi ! il était dompté, mêté, cet homme opiniâtre & dur, dompté par la petite main de sa jeune femme ? quoi ! il était attendri, cet homme positif, pour qui les chiffres seuls avaient de l'attrait jadis, attendri par un enfant au berceau il se trouvait un cœur alors qu'il était trop tard pour le bien placer ! Étienne ne serait que trop vengé !

Ils restaient en silence : lui, plongé dans les tristes pensées auxquelles sa parole venait de prêter un corps ; elle, ne sachant que dire pour con-

soler Albéric sans accuser Alice; elle dit enfin pour détourner l'entretien :

« Et le général ? »

— Il va bien, la chasse & la pêche le remontent, & il passe sa vie à admirer Alice, son entrain, son activité. « Excellent officier d'avant-garde, dit-il. » J'aimerais mieux... »

Il fut interrompu, Étienne entra au salon. Un faible bruit de voix avait troublé son premier sommeil. & il était venu chercher sa sœur, comme il le faisait toujours lorsque quelque chose l'inquiétait. Il s'arrêta immobile, les yeux fixés sur Albéric, dont un faisceau de bougies éclairait fortement le visage & qui le regardait aussi avec une sorte de frayeur. Marguerite s'était levée, mais sans avancer : l'expression de la figure d'Étienne la frappait trop vivement. Il se passait un drame en lui : l'intelligence éclairait de nouveau ses yeux, vagues & mornes d'ordinaire, & avec l'intelligence, la colère s'y rallumait. Il reprenait sa vie où il l'avait laissée, dans un sentiment de haine contre son frère & son rival. Il reconnaissait Albéric, il se reconnaissait lui-même : la mémoire lui revenait, la folie n'était plus.

Celui-ci voulut aller vers lui, la main tendue; mais Étienne, sortant de son redoutable silence, lui dit d'une voix creuse :

« Va-t'en! sors d'ici! ne me dérobes pas Marguerite comme tu m'as volé Alice. »

Albéric subit l'ascendant de l'insensé rendu à raison, il sortit de la chambre sans rien dire, monta en voiture & retourna à Paris. Étienne le regarda sortir avec un regard chargé de rancune & de colère, mais tout à coup ses fibres se détendirent, il tendit les bras à Marguerite & la serra en sanglotant sur sa poitrine.

Il était vraiment guéri! la secousse morale qu'il venait de ressentir avait rétabli l'équilibre dans son cerveau; un obscur rideau s'était levé, & sa mémoire reprenait possession du passé. Il reconnaissait sa sœur, mademoiselle Melanie, il se rappelait la dernière circonstance où il avait eu conscience de lui-même, & il disait à Marguerite :

« Je me souviens d'une scène avec Albéric, j'avais la fièvre, mon sang bouillait dans mes veines, je disais tout haut ce que je pensais tout bas... j'ai frappé Albéric... Oui, je le sais, mais lui m'a fait saisir, lier, & l'on m'a emmené... dans une maison de fous, sans doute... où j'ai perdu tout à fait la raison... Combien de temps ai-je été enfermé, en quel mois, en quelle année sommes-nous ? »

Mademoiselle Melanie le lui dit; il en fut consterné.

« Près de trois ans, dit-il, trois ans! trois ans supprimés de ma vie! Et depuis longtemps tu ne m'as pas quitté, toi, ma sœur ! »

— Je ne te quitte jamais, & nous serons heureux maintenant que Dieu t'a guéri. Mais il faut te reposer, tu as besoin de sommeil, viens !

— Oui, je t'obéirai, tu es mon ange gardien !

pourtant, j'ai du plaisir à renaître, à te revoir, à t'entendre.

Elle obtint qu'il se couchât, & bientôt elle le vit s'endormir d'un profond sommeil. Il s'éveilla aux premières lueurs de l'aube; sa sœur était assise auprès du lit, elle disait son chapelet; il lui tendit la main, & avec un accent de tendresse infinie, il dit :

« Merci, Marguerite. »

Il se rendormit. Elle leva les mains au ciel dans un transport de reconnaissante allégresse que jamais elle n'avait éprouvée, & qui pénétrait son âme : elle voyait, comme Moïse, passer l'ombre miséricordieuse du Dieu tout-puissant.

Tous ces premiers jours furent donnés à la joie; le docteur Vigne, le Père Athanase, les survivants, les pauvres s'y associaient, & les aumônes de Marguerite dirent aux veuves & aux orphelins combien elle désirait qu'on ne souffrit plus. Étienne se montrait joyeux, tendre, content, tel qu'il ne l'avait jamais été; il ne cessait de remercier sa sœur, de former des projets pour l'avenir, où elle avait toujours la belle & bonne part; il était aimable pour mademoiselle Melanie, reconnaissant avec le docteur, les Frères, les domestiques; il avait pour tous d'affectueuses paroles; sa guérison était complète. seulement il restait au fond de cette âme un point noir que rien n'effaçait. Il haïssait Albéric, & Marguerite, qui ne parlait de son frère aîné qu'avec une extrême prudence, voyait avec douleur qu'Étienne n'avait rien oublié ni pardonné.

« Il est seul cause de ce que j'ai souffert, il n'a respecté ni mes sentiments ni mes droits, & quand ses mauvais procédés m'ont amené à un état de délire, il m'a fait enfermer, il m'a rendu fou. »

— Franchement, répondit-elle, Alice, avec sa coquetterie & sa légèreté! est bien plus coupable que lui.

— Quelle erreur! dit-il d'une voix émue; Alice! pauvre enfant! est-ce qu'elle savait?... »

Marguerite n'insista point. elle traitait Étienne comme un convalescent à qui on épargne les rumeurs, les secousses, les sensations fortes, & elle sentait que dans ces seuls noms d'Albéric & d'Alice il y avait assez d'émotions, assez de souvenirs pour ébranler de nouveau ces facultés ressuscitées à peine.

Elle se tut, elle multiplia autour d'Étienne les distractions paisibles, les fleurs, les promenades, les petits voyages à Paris, les lectures, la musique même, quoiqu'elle aussi évoquât le passé, & elle attendit beaucoup du temps, & beaucoup plus encore de la prière.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis la guérison d'Étienne, lorsqu'elle reçut une lettre d'Albéric, conçue en ces termes :

« Ma chère Marguerite,

« Je croyais notre frère rendu à la raison, vous m'en assurez, il ne le prouve guère puisqu'il a

l'étrange & méchante pensée de me faire un procès pour cause de séquestration arbitraire. Cette accusation ne saurait résister à un examen sérieux. Étienne était fou & bien fou lorsque je l'ai fait enfermer; mais ce procès néanmoins entacherait l'honneur de notre famille & me ferait un tort immense. Il ferait tout d'abord échouer ma candidature, & j'y dois tenir, puisqu'on y tient autour de moi.

« J'espère qu'Étienne renoncera à cette idée saugrenue, & que, me rendant plus de justice, il consentira à ce que nous vivions ensemble, sinon comme de tendres frères, au moins comme des gens bien élevés.

« Je laisse l'affaire entre vos mains, chère Marguerite, & je suis

« Votre très-affectionné frère,

« A. CLÉREBAULT.

« Alice, très-contrariée de tout ceci, vous dit mille amitiés. Raoul est charmant; quand donc viendrez-vous le voir ? »

Marguerite soupira profondément en achevant cette lettre.

« Jamais de repos ! se dit-elle. »

Elle résolut de ne pas perdre de temps, & aussitôt elle fut trouver Étienne. Il était au jardin, occupé à tailler des rosiers, mais sur un banc on voyait un gros livre que sa tranche multicolore faisait reconnaître, & sur le dos duquel on lisait d'ailleurs : *les cinq Codes*.

« Étienne, lui dit-elle résolument, j'apprends une nouvelle qui m'afflige au fond de l'âme. Tu intentes un procès à Albéric ?

— Oui.

— Y as-tu bien songé ?

— Je ne pense qu'à cela. Je ne serai content, guéri, sauvé que lorsque je serai vengé. Tu ne sais pas ce que j'ai enduré dans ce cauchemar de trois ans.

— J'ai souffert avec toi.

— Eh bien ! j'ai tes souffrances de plus à venger.

— Quelle vengeance, Étienne, que celle qui

nous atteindra tous, Albéric dans son honneur, moi dans mon cœur, toi-même... ?

— Oui, on dira que j'ai été fou, mais on ajoutera que c'est la méchanceté de mon frère aîné qui m'a fait perdre la raison.

— Peut-être sera-ce difficile à prouver, & le mal que tu as voulu faire à autrui retombera sur ta tête.

— N'importe !

— Ta résolution est prise malgré moi, malgré mes prières ? Tu sais que si je t'aime de tout mon cœur, j'aime aussi Albéric, & tu te doutes qu'en le traînant devant un tribunal, tu me causes un mortel chagrin. »

Étienne regarda devant lui d'un air sombre; elle lui prit la main.

« Je t'en prie, ajouta-t-elle, renonce. »

Il ne répondit pas, ses sourcils restaient froncés & son front couvert de nuages.

« Écoute, dit-elle, si tu persistes, si tu laisses ta plainte suivre son cours, notre existence sera changée, je te quitterai.

— Toi, Marguerite !

— Oui, je ne veux pas prendre parti entre vous. J'irai dans un couvent & je n'en sortirai plus. Je saurai aussi avoir ma résolution. »

Elle lui dit ces mots avec un ton si ferme & si arrêté, qu'il en fut effrayé, & la docilité instinctive qu'il témoignait à sa sœur assouplit soudain son esprit.

— Marguerite, dit-il, je pense que je mourrais si tu t'éloignais, je céderai donc : je te dois trop de reconnaissance, ma sœur, pour ne pas t'obéir.

— Oh ! s'écria-t-elle en l'embrassant, que parles-tu de reconnaissance, ton cœur m'a depuis longtemps payée ! Si notre mère vivait, elle applaudirait à ce que tu fais aujourd'hui, elle qui désirait tant l'union entre ses trois enfants... je t'aime, Étienne, pour elle & pour moi.

— Je vais écrire, dit-il, écrire & me désister. Mais qu'Albéric sache bien que c'est à toi qu'il doit ce ménagement, à toi seule. »

M^{me} BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



UNE FEMME BIEN MALHEUREUSE

I

LE LENDEMAIN DE LEURS NOCES.

LORSQU'AU lendemain de leurs noces ils sortirent pour la première fois ensemble, ils avaient, comme on le pense, bien des choses à se dire.

Pour le public indifférent & préoccupé, la vie d'un homme ne se compose guère que d'un petit nombre d'événements principaux; le reste se perd dans l'ombre & ne paraît pas valoir qu'on s'y intéresse. Il en va tout autrement dans le mariage. Cette existence à deux renouvelle pour des époux qui s'aiment la face entière de l'univers.

Au point de vue de cette tendresse sainte, il n'y a plus rien dans la vie de celui que Dieu a mis auprès de vous à quoi on veuille rester indifférent. Après tout, n'est-ce pas là la façon la plus saine & la plus solide d'envisager les choses ?

Les individus ne ressemblent point aux nations dont la destinée se réduit à un petit nombre de crises politiques ou sociales. Tout le monde ne s'élève pas à cette région des héros dont la vie se concentre dans quelques traits sublimes, pendant que tout le reste de leurs jours demeure effacé. Le tissu quotidien de l'existence réelle se compose, au fond, de mille & mille résolutions de peu d'importance, d'impressions fugitives, de sentiments inachevés que la soudaineté de leur apparition & la promptitude de leur fuite empêchent de se développer & de grandir. Cependant, c'est cet ensemble de phénomènes, insignifiants en apparence, qui trahissent le fond de l'âme & constituent la tournure du caractère. C'est dans cet ordre de faits si mobiles & la plupart du temps si profondément ignorés que se révèle la nature propre de chacun. C'est dans ces régions obscures & inexplorées que se décide le problème toujours pendant de notre bonheur. Chaque goutte d'eau n'est rien dans ces flots qui passent, et cependant, réunies, elles décident le courant, creusent le lit & emportent le rivage. Il en va de même de la plupart de nos actions & de nos pensées. Ces infinnement petits n'en constituent pas moins notre per-

sonnalité la plus essentielle. Pour nous connaître véritablement & nous juger ce que nous sommes, il faut moins regarder à quelques résolutions d'apparat, à quelques éblans passagers, qu'à ce courant continu de notre vie morale.

Je comprends qu'au lendemain du jour où, devant Dieu, une femme dont il ne doit plus se séparer a mis sa main dans la sienne, le nouvel époux soit impatient de remonter avec elle les souvenirs de sa jeune existence. Il lui est ainsi donné, en l'écoutant, de revivre son passé.

Ils n'étaient point sortis à pied. Les grandes courses, les longues promenades ne sont point favorables à l'échange de certaines idées.

Indépendamment de la fatigue de la marche qui absorbe toujours une partie de notre activité, le spectacle des objets extérieurs n'est-il pas fait pour distraire l'âme d'elle-même ? La contemplation matérielle que procure un voyage rapide dans des lieux inexplorés est à la fois le triomphe et la ressource des esprits médiocres & des âmes faibles. C'est pour cela même que, chaque année, vous rencontrez tant de monde sur les grands chemins.

Monsieur de Sugères avait fait atteler un petit coupé bas. Il avait donné l'ordre de les conduire là où il n'y avait, ni pour lui ni pour sa jeune épouse, rien à voir qu'ils ne connussent depuis longtemps.

La voiture roulait donc indifféremment sur le sable des allées silencieuses. Chacun sait que le bois de Boulogne est presque désert à certaines heures du matin. On se croirait dans son propre parc. Rien n'y vient troubler les méditations de l'homme d'État, pas plus que les confidences des nouveaux mariés.

II

LE PASSÉ DE JULIE.

Lorsque Abel de Sugères vint chercher au foyer paternel mademoiselle Julie d'Alvaize, il lui avait semblé qu'il n'aurait jamais assez de bonheur à lui promettre & à lui donner, pour remplacer les joies

qu'elle laissait après elle dans la maison de son père & de sa mère.

Julie avait passé sa jeunesse tout entière auprès de ses parents.

Monsieur d'Alvaize avait trouvé, dans ses courts loisirs de magistrat, le temps de s'occuper de sa fille. L'éducation de Julie avait précisément coïncidé avec l'époque où son père avait passé de la magistrature debout dans la magistrature assise. Des fonctions plus sédentaires, un plus fréquent travail de cabinet l'avaient mis à même de faire pour Julie ce qu'il n'avait pu faire pour le fils & pour la fille qui l'avaient précédée.

Abel de Sugères n'avait pu voir sans en être touché ce dévouement paternel, cette infatigable tendresse de monsieur d'Alvaize qui, au sortir d'une longue audience, à la veille de quelque fastidieux & interminable rapport, avec des témoins à entendre, une enquête à poursuivre, tant de pièces à vérifier & à faire entrer dans son travail, n'en trouvait pas moins le loisir de donner chaque jour à Julie de longues heures d'attention & de conseils. Monsieur d'Alvaize aurait pu, avec le temps qu'il consacrait à la jeune fille, écrire des livres qui eussent attesté ses hautes capacités & immortalisé sa gloire de jurisconsulte.

Le frère aîné de Julie, Maurice d'Alvaize, avait aidé son père dans cette douce tâche. Il avait dix ans de plus que Julie. Bien que la santé de madame d'Alvaize & les nécessités de sa carrière à venir l'eussent éloigné de la maison paternelle, il n'en était pas moins revenu de bonne heure auprès de ses sœurs & de ses parents. Il avait fait son droit avec un véritable luxe de travail & d'érudition, considérant moins la nécessité de contenter les juges à un examen que le devoir supérieur de se satisfaire lui-même.

Maurice d'Alvaize, avec cette élévation & cette prodigalité de son propre esprit, avait regardé comme une heureuse fortune la permission de travailler aussi à l'éducation de sa plus jeune sœur.

L'aînée, Marie, n'avait qu'un an de moins que lui, & elle était, comme lui, revenue de pension tout élevée.

Il n'est pas facile de se figurer la peine que Julie avait donnée à son frère, depuis sa sixième jusqu'à sa vingt & unième année. Elle ne voulait pas, comme il arrive toujours en pareille occasion, reconnaître la supériorité de Maurice. Au lieu d'admettre ses enseignements avec la docilité d'une élève véritable, au lieu de faire effort pour se plier à sa pensée & pour entrer dans ses explications, elle se raidissait à plaisir contre cette influence dont elle se sentait gagnée, contre cette érudition qu'elle ne pouvait réussir à prendre au dépourvu. Ce défaut de tout intervalle & de tout prestige entre celui qui parle & celui qui écoute, rend l'esprit plus rebelle chez l'écolier, en même temps que la tâche plus rude du côté du maître.

Maurice ne cessa pas de témoigner, pendant ces

longues séances où il en était réduit à discuter au lieu d'instruire, l'inaltérable patience d'une tendresse que rien ne pouvait démentir. Abel de Sugères en était à se demander parfois, dans ses heures d'humilité & de justice, si, au lendemain de son mariage, il saurait obtenir de son propre caractère cette même douceur & ce même calme, vis-à-vis de la femme qu'il allait épouser.

J'ai gardé pour la fin la mère de Julie. C'est par elle, en effet, qu'il convient de terminer ces renseignements sur la famille de la jeune madame de Sugères.

Durant les longs jours des fiançailles, alors qu'une maladie & qu'un deuil solennel, la mort du propre grand-père de Julie, avait retardé le mariage de plusieurs mois. Abel de Sugères, admis sur un pied plus intime, favorisé par madame d'Alvaize de conversations plus longues & de confidences plus abandonnées, avait pu voir de près l'intimité vraiment incroyable de cette mère & de cette fille.

Un accident avait failli compromettre à tout jamais la vue de Julie : il lui avait fallu, pendant de longs jours, presque toute une année, tenir les yeux rigoureusement fermés. C'est à ce prix seulement qu'il lui fut possible de se guérir, & d'échapper complètement aux suites d'une imprudence qui aurait pu la laisser aveugle. Ceux qui ont eu l'occasion de voir arriver sur eux, comme un rayon de vive lumière, ce regard limpide & étincelant, conviendront avec moi que c'eût été vraiment dommage.

Aussitôt que Julie fut malade & qu'il lui fallut porter ce triste bandeau, on peut dire que madame d'Alvaize ne s'éloigna pas de son enfant durant l'intervalle d'une minute. Elle était devenue sa seconde vue. Elle n'attendait point que Julie l'interrogeât sur ce qui pouvait l'environner ou se présenter devant elle. Avec une délicatesse & une prévenance dont le cœur des mères a seul le secret, elle allait en quelque sorte au-devant de cette jeune imagination. Elle lui décrivait le monde, non pas avec l'impression un peu lasse & un peu fatiguée d'une femme de quarante ans, mais avec cette fraîcheur, cette vivacité, cette poésie de sentiment, que Julie elle-même avait trouvée dans son âme, & que l'amour de madame d'Alvaize avait tout à la fois l'instinct de deviner & la puissance de reproduire.

Une des plus belles scènes du vieux Sophocle m'a toujours paru celle où le grand tragique grec fait apparaître devant nous Edipe aveugle, rentrant à Colone, sa patrie, sous la conduite de sa fille Antigone. Privé de la lumière, le vieillard cherche dans ses souvenirs les frais ombrages, le vallon discret, les buissons de myrtes & de lauriers où se réfugiaient les rossignols, & Antigone, prêtant l'épaulé à la main fatiguée de son père, promène ses regards sur les splendides horizons de l'Attique. Elle fait apparaître devant Edipe, dans la plus merveilleuse description & avec les couleurs les plus vives, le pays même auquel le

monarque vient demander l'asile & le repos de sa tombe.

Cette scène qui nous émeut si vivement dans le grand poète athénien, s'était reproduite tous les jours, pendant une année, entre madame d'Alvaize & sa fille; seulement ici, Antigone c'était la mère. Il s'était consommé ainsi entre l'une & l'autre, une de ces unions qu'on voit rarement s'accomplir à ce degré. Ces deux âmes s'étaient pour ainsi dire fondues l'une dans l'autre. Madame d'Alvaize s'était tellement répandue & prodiguée, elle avait apporté dans ce doux commerce d'intimité une telle abnégation, un tel esprit de sacrifices, qu'Abel ne pouvait songer sans émotion à la tendresse qu'il lui faudrait montrer pour combler, au lendemain de la séparation, ce vide soudain produit dans le cœur de Julie.

III

LE MALHEUR DE JULIE.

Abel prit la main de sa femme.

Il lui semblait, à ce moment-là, qu'il lui adressait la parole pour la première fois.

Pour la première fois, en effet, ils se trouvaient l'un & l'autre en dehors de toute présence, sans un regard pour les suivre ou une oreille pour les écouter, séparés du reste de l'univers, emportés par cette voiture rapide, qui ne permettait pas même au passant d'entendre le bruit de leur parole ou d'entrevoir l'aspect de leur physionomie.

Abel était grave & recueilli. Il éprouvait une de ces émotions violentes & concentrées qui marquent chez tous les hommes sérieux l'heure solennelle des grands événements de la vie. N'était-ce pas, en effet, une heure solennelle pour lui que ce premier moment où, débarrassé des soucis & des pompes de la veille, de l'habit noir & de la toilette du mariage, des compliments des amis, de l'appareil de l'église, du bal & du festin, il allait enfin pouvoir causer avec Julie & remonter avec elle les souvenirs de la vie.

« Me sera-t-il jamais possible, lui dit-il avec tendresse, de remplacer auprès de vous tout ce que vous avez quitté pour moi ? »

Julie se retourna vivement vers lui. Elle n'avait pas bien compris le sens de ces paroles. Elle le regarda avec des yeux pleins de calme, de confiance & d'abandon.

« Ah ! lui dit-elle, sans songer même à lui répondre & avec l'élan d'un cœur qui sait où se confier pour la première fois, ah ! mon pauvre Abel, j'ai été bien malheureuse ! »

Monsieur de Sugères tressaillit, son regard s'enflamma. Il jeta sur Julie un coup d'œil plein tout à la fois de fierté & de défi. Il étendit vivement la main pour soutenir Julie; le malheur dont elle

avait souffert n'oserait pas la poursuivre jusque dans le refuge de ses bras.

Julie reprit avec lenteur & d'une voix pénétrée :

« Je ne crois pas, mon pauvre ami, qu'il y ait eu jamais, en ce monde, de jeune fille aussi malheureuse que moi. »

Cet étrange aveu, comme on le voit, ne lui échappait point dans un de ces élans d'impatience ou de dépit qui nous font perdre la possession ou le commandement de nous-mêmes. Il ne s'agissait pas d'une de ces boutades où la vivacité de l'expression dépasse & trahit notre pensée à ce point que notre véritable manière de voir n'a, pour ainsi dire, rien de commun avec les entraînements de notre mauvaise humeur.

La jeune madame de Sugères était là, tranquille, épanouie, confortablement installée sur les coussins en cuir de Russie du large coupé, la main droite passée dans une brassière de satin blanc passementé. Elle avait laissé tomber sur ses genoux son éventail de bois blanc & son petit bouquet de violettes : ses joues étaient roses & blanches, son sourire frais, sa physionomie pleine de calme, ses yeux bleus transparents & reposés ; & cependant elle répétait avec les apparences du plus singulier désespoir & avec le ton de la conviction la plus décidée.

« Crois-moi, j'ai été bien malheureuse ! »

Abel de Sugères était une de ces natures à la fois aimantes & dévouées qui ne veulent pas mettre de bornes à leurs devoirs pas plus qu'à leurs sacrifices. Lorsqu'il entendit cette première plainte de sa Julie, il sentit comme un regret & comme un remords de n'avoir pu préserver du malheur cette première jeunesse qu'il n'avait pourtant pas connue.

A quelle mystérieuse souffrance madame de Sugères faisait-elle donc allusion ? Comment la tristesse avait-elle pu atteindre & envahir cette existence protégée par tant d'amour & défendue avec tant de sollicitude ?

Abel se tourna du côté de sa femme. Il était trop discret pour hâter une confidence par une question, même la plus attendue & la plus légitime.

Julie se sentit plus encouragée & plus soutenue par la discrétion de ce silence que par l'empressement d'aucune parole. Elle se laissa aller, non pas au récit, mais aux impressions de sa vie.

IV

LES IMPRESSIONS DE JULIE.

Il convient, avant de rapporter ici les confidences de madame de Sugères, de rappeler au lecteur que cette histoire est entièrement vraie.

Nous sommes tellement habitués à regarder le monde par sa surface extérieure, à l'estimer sur

ses apparences superficielles, que nous finissons par nous faire sur toutes choses des jugements convenus & sans aucun rapport avec la réalité.

Nous nous laissons aller à augurer de la félicité des personnes par l'éclat de leur carrosse. Nous oublions ainsi que le bonheur & le malheur sont, dans toute la force du terme, des impressions intérieures de notre âme; que là seulement, dans ce sanctuaire fermé, au fond de cet asile impénétrable, vient se refléter, comme dans une chambre obscure, l'image entière de notre vie. C'est là qu'elle se teint, sans pouvoir y échapper, des nuances propres de notre caractère. La destinée ne peut agir que sur les événements matériels de notre existence; mais ce pouvoir de les tourner au beau ou au laid demeure inaccessible & inviolable. Chacun se fait, sans que personne s'en doute, une félicité inconnue ou un malheur ignoré.

Je peindrai d'un mot mademoiselle d'Alvaize, en disant que le fond de son caractère était la mélancolie. Lorsque la mélancolie se heurte dans les rapports quotidiens à des natures alertes & vaillantes qui ne se doutent point de cette maladie, elle devient, suivant les cas, ou une aigreur dont les autres souffrent, ou une tristesse amère qui suffit pour assombrir, quelquefois pour désespérer la vie.

« J'ai mené, mon cher Abel, une existence exceptionnelle.

« Je me souviens encore des désespoirs où me jetait le peu d'égards qu'on avait pour moi. Lorsqu'il venait chez nous quelque visite, lorsqu'une veillée se prolongeait un peu plus tard, lorsqu'un spectacle curieux appelait au dehors mon frère & ma sœur, sous prétexte que je n'étais point assez grande, parce qu'on me trouvait *trop petite*, on ne se gênait point pour baisser la voix & pour se dire ainsi ce qu'on ne voulait pas me laisser entendre. On m'envoyait coucher sans plus de cérémonie qu'un bébé au maillot, pour qui les paroles n'auraient eu aucun sens & les procédés aucune valeur. Alors, mon pauvre Abel, lorsque je me voyais de retour dans ma chambre où je rentrais sans mot dire avec un implacable sang-froid, je refermais soigneusement la porte, & avant de me déshabiller, je me jetais sur mon lit, pleurant d'une véritable rage durant des heures entières. »

Je ne suis vraiment pas sûr qu'à ces dernières paroles la voix de madame de Sugères ne se soit pas mise à trembler & qu'il ne lui soit venu des larmes dans les yeux. Elle subissait cette loi commune à laquelle vous ne verrez personne échapper, parce qu'elle forme en quelque sorte le fond de notre nature. Nous ne saurions, à moins d'un art consommé, parler de nous-mêmes sur le ton du désintéressement & de l'abandon. Dès qu'il s'agit dans l'entretien de ce qui nous touche personnellement & nous met en quelque sorte en question, il n'y a rien d'inutile ni d'indifférent: le moindre détail nous passionne, & pour peu que notre émotion ne gagne pas celui auquel nous

nous adressons, sa froideur nous révolte, nous l'accuserions volontiers de manquer tout à la fois d'intelligence & de cœur.

Madame de Sugères regardait Abel qui lui prêtait avec une bonne grâce parfaite l'attention la plus complaisante & la plus soutenue.

Toutefois les femmes ont tant de finesse & un tact si délicat pour saisir les impressions avec lesquelles elles sont accueillies, qu'Abel ne put dérober tout à fait à Julie le fond de sa pensée.

Celle-ci reprit avec une vivacité, qui n'était point exempte d'aigreur, ou tout au moins d'impatience :

« Vous allez me dire, comme le répétaient alors à l'envi & la vieille femme de chambre de ma grand-mère & ma respectable tante de Mentadon, qu'on n'agit point d'autre façon envers les enfants; que j'avais tous les torts du monde de voir dans cette conduite de mes parents une marque d'indifférence ou de mépris; que tous les enfants, sans exception, sont destinés à se coucher de bonne heure, à ignorer les confidences que leur âge ne comporte pas, à attendre l'heure voulue pour entrer dans la vie des grandes personnes & marcher de pair avec elles. Vous me direz que ces cachotteries n'avaient, vis-à-vis de moi, aucune intention offensante, & qu'on ne mène point les petites filles ni au spectacle ni au bal. »

Monsieur de Sugères, malgré tout l'empire qu'il avait sur lui-même, & en dépit de son gracieux talent d'auditeur, fit un léger mouvement, comme s'il allait répondre, & par conséquent interrompre sa femme.

« Ne répondez pas, s'écria vivement Julie, ne me répliquez pas. Je sais d'avance tout ce que vous pourriez me dire. Toutes ces mauvaises raisons m'ont déjà été données vingt fois. »

Abel s'inclina & reprit son attitude silencieuse.

« Mon cher ami, le grand malheur des gens sérieux, c'est qu'ils veulent tout apprécier par les jugements généraux qu'ils portent sur le monde. Un enfant est un enfant; c'est convenu, il n'y a pas à discuter là-dessus. Un enfant, c'est-à-dire un être léger, frivole, capricieux, insouciant, qui n'apporte aucune attention à ce qu'on peut dire ou faire devant lui. Très-bien; j'accorde qu'il en soit ainsi de la plupart des petites filles. Mais s'il s'en trouve par hasard, dans le nombre, dont l'esprit est plus précoce, le cœur plus tendre, qui ne se laisse point aller, comme une girouette, à tous les vents du ciel, ou prendre, comme un oiseau, à toutes les paillettes des miroirs ou à toutes les fleurs des buissons; s'il se trouve, par un hasard, singulier j'en conviens, mais possible, vous me l'accorderez, une enfant rêveuse, sensible, que la moindre rudesse offense, que le plus léger manque de procédé blesse cruellement, qui se replie continuellement sur elle-même pour méditer les blessures & les froissements qu'elle a reçus, croyez-vous que celle-là au moins n'est pas malheureuse? Ne voyez-vous pas que, privée des insouciances joyeuses de la jeu-

nesse, elle trouve d'avance en elle-même toutes les amertumes & tous les dégoûts d'un autre âge, sans en avoir encore les dédommagements & les consolations ? Et lorsque la pauvre enfant, victime de cet épanouissement précoce de son âme, sollicitait, pour ainsi dire, de tous ceux qui se mouvaient autour d'elle, un peu d'égards, un peu de pitié, on se faisait un jeu de la renvoyer avec un sourire d'incrédulité, & peut-être de mépris, à ses joujoux qu'elle passait son temps à arroser de ses larmes.

« Tenez. Abel, je ne vous connais pas encore autant que je vous aime, mais je vous crois bon, & c'est pour cela que je vous ai donné mon cœur. Ne me dites point que j'avais tort & ne repoussez pas la confiance de mes chagrins. Je ne vous ai point fini l'histoire de mon malheur. »

Je n'ai point encore eu l'occasion de vous dire que monsieur de Sugères est mon intime ami. Voici pourquoi j'en parle, comme on a pu le remarquer, avec autant d'abandon en même temps que de certitude. Il n'est pas possible d'inventer la nature humaine lorsqu'on reproduit quelque histoire ; le seul talent de l'auteur consiste à la raconter.

Il se fit en ce moment-là, dans le cœur d'Abel, une lueur sombre. Il entrevit, avec cette promptitude de pensée qui est une de ses grandes supériorités, tout l'horizon de son avenir & les perspectives les plus lointaines de sa vie. Il comprit du premier coup, dans le rapide intervalle de ces quelques minutes, les premières où l'âme de sa femme se fût en effet ouverte à lui, qu'il avait fait fausse route, & qu'il s'était trompé, dans tous ses calculs. Il avait cru lui, nature bonne & épanouie, cœur plein d'expansion & de joie, rencontrer une âme semblable à la sienne, disposée, comme lui, à considérer tous les jours de la vie comme autant d'heures consacrées à chanter à Dieu l'hymne de la reconnaissance. Julie lui était apparue comme l'oiseau favori que nulle épreuve n'a pu atteindre & nul découragement effleurer, au milieu de cette famille vraiment unique, dans l'abri inviolable & parfumé de son lit de mousse. Il se trouvait, au contraire, par une de ces rencontres dont la Providence ménage parfois aux plus clairvoyants l'amère déception, que cette jeune fille était, sans le savoir, une des révoltées de ce monde, une de ces femmes qui passent leur existence tout entière à se chercher, & qui, faute de savoir se saisir & se gouverner, se plaignent d'être méconnues & incomprises, une de ces natures découragées & lassées avant le combat, qui ferment les yeux aux félicités les plus réelles pour ne plus apercevoir que la tristesse dont leur âme déborde.

Abel de Sugères était, avant tout, l'homme maître de lui-même. Bien que paraissant se livrer tout entier à son interlocuteur, il savait faire un retour sur lui-même & suivre, sans que personne s'en doutât, une série de pensées parallèles. Quand on croyait le tenir, il errait au gré de sa fantaisie

dans le monde intérieur de ses propres jugements.

Il se retourna du côté de Julie avec l'air captivé & soumis de l'auditeur le plus docile & le plus saisi. La vérité est qu'il contemplait avec une curiosité indicible celle à laquelle il avait lié pour jamais sa destinée. Il essayait, en présence de ces révélations si poignantes & si inattendues, de se construire un avenir dans sa pensée. Dans le silence de son cœur, il portait sur cette éducation échouée dans le scepticisme & l'ingratitude, un jugement sévère dont il ne laissait rien apercevoir.

V

SUITE DES IMPRESSIONS DE JULIE.

Madame de Sugères se laissait aller, comme tous les interlocuteurs d'Abel, à cette confiante impression de le conduire & de le dominer.

Elle reprit donc avec plus d'assurance que jamais, persuadée qu'elle l'avait en effet convaincu.

« Je n'ai pas eu, comme mon frère Maurice & Marie ma sœur aînée, l'heureuse chance d'aller en pension. Je ne veux pas croire qu'il y ait eu, de la part de mon père & de ma mère, quelque raison mesquine d'économie, bien que je les aie entendus, dans plus d'une occasion, se plaindre très-haut de l'argent que leur avait coûté Maurice. Je ne pense pas que ce motif ait suffi pour les décider à me garder auprès d'eux. La position de mon père était déjà trop grande & sa fortune trop au-dessus de la nécessité d'épargner, pour qu'une somme d'aussi peu d'importance devînt l'unique mobile d'une telle décision. Non, je crois plutôt que mes parents ont cédé comme tant d'autres, au désir de me conserver auprès d'eux. Ils ont éprouvé pour moi, la dernière venue, & même à un assez long intervalle après les autres, ce que l'Écriture raconte de Jacob à l'égard de Benjamin. J'étais la joie de leurs yeux & le sourire de leur vieillesse. Ils ont manqué de force pour m'éloigner. »

J'ai toujours pensé qu'en présence de pareils aveux, il avait vraiment fallu à mon ami de Sugères autant de force que de raison, pour ne point porter sur sa jeune femme un jugement sans appel. Que d'autres, à sa place, auraient pris ces confidences dans toute leur rigueur & en auraient tiré une impitoyable condamnation. Convenez, à tout le moins, que madame de Sugères montrait là beaucoup d'imprudence, en même temps qu'une singulière hardiesse. C'était, en définitive, jouer gros jeu. Il fallait à Abel une bien rare expérience & une remarquable fermeté pour faire, dans cette évocation passionnée & injuste du passé, la part d'emportement qui exagérait la véritable pensée de Julie.

« On ne m'a donc pas mise en pension, continua

madame de Sugères. Il ne faut pas croire cependant que la pension n'ait pas son bon côté; qu'il ne soit pas tout à la fois agréable & salutaire de perdre de vue de temps en temps le toit domestique.

» Je ne manquais pas alors de petites amies qui venaient me voir pendant leurs jours de congé. Pour peu que ces vacances alassent jusqu'au bout de la semaine, dès le quatrième ou le cinquième jour, je les voyais compter sur leurs doigts & songer avec bonheur au moment où elles iraient retrouver leurs jeunes compagnes.

» Cet empressement à se voir de nouveau emmenées & renfermées loin des leurs me jetait dans toutes sortes de pensées. Je me disais souvent qu'il y avait donc là un attrait bien puissant, des joies inconnues, une ivresse de plaisirs, une variété de distractions que la monotonie pesante de la maison paternelle me laisserait éternellement ignorer. Alors je versais des larmes comme si j'avais été, en effet, exilée de quelque paradis terrestre, comme si les joies dues à l'enfance m'avaient été refusées. Tout ce qu'on pouvait faire pour me divertir n'avait plus ni charme ni attrait pour moi. Il me semblait que j'étais seule en ce monde, & qu'on m'isolait à dessein de la société & des joies de mon âge.

» Ne croyez-vous pas, Abel, que je n'avais peut-être pas tous les torts ?

» Vivant du matin au soir comme je le faisais, en présence de mon père & de ma mère, en contact avec mon frère & ma sœur, il ne m'était guère possible de m'appartenir ou de me dérober. Je ne pouvais avoir ni un moment de mauvaise humeur ni une tentation de caprice, sans rencontrer aussitôt un conseil pour m'arrêter & un avertissement pour me reprendre. Je trouvais sans cesse dans le cœur, dans la tendresse, dans l'intérêt de ceux que j'avais autour de moi, autant de témoins de ma vie. Je ne pouvais m'écarter, même pour un instant, de la ligne inflexible du devoir. »

Ici, j'admire beaucoup mon vieux camarade Abel. S'il faut faire l'aveu public de mon impatience, je reconnais que ni moi ni bien d'autres, nous n'aurions eu assez d'empire sur nous-mêmes pour demeurer ainsi impassibles.

VI

LE JUGEMENT DE JULIE SUR SON FRÈRE MAURICE.

« Du reste, mon cher ami, poursuivit madame de Sugères, vous jugerez mieux encore les inconvénients de cette espèce de persécution domestique, le poids de cette présence continue sans qu'il soit possible de se quitter à aucun moment de la journée, lorsque je vous aurai fait connaître les douleurs & les souffrances qu'a répandues

dans ma vie la tendresse inopportune de mon frère & de ma sœur. On dirait vraiment lorsqu'on se prend à réfléchir sur ma longue & morose jeunesse, qu'ils se sont concertés tous deux pour faire mon malheur.

» Maurice ne s'était-il pas mis dans la tête de me rendre, non pas seulement instruite, ce que j'aurais pu admettre, mais distinguée & savante, ce qui m'a toujours paru intolérable.

» Ma sœur Marie n'a-t-elle pas toujours prétendu me rendre aussi aimable, disait-elle, que j'étais bonne.

» Vous ne vous figurerez jamais, Abel, l'acharnement de Maurice. Mon frère est un des hommes les plus distingués & les plus instruits de ce temps. Je le dis d'autant plus aisément, que ce n'est pas, après tout, un bien grand mérite. Il faut avoir vu, comme moi, combien de temps il a travaillé & quels efforts il a faits pour n'avoir plus à s'étonner des connaissances qu'il possède.

» Comprenez-vous l'obstination & l'entêtement de Maurice qui, absorbé par les études les plus diverses, avec des doctorats à passer, des thèses à écrire, des rapports & des mémoires à envoyer à toutes les compagnies savantes, n'avait plus rien à faire, disait-il, lorsqu'il s'agissait de mon instruction. Il mettait avant ses plaidoiries & ses examens, la préparation des leçons qu'il voulait me faire & la correction des devoirs qu'il m'avait donnés.

» Passe encore pour m'apprendre ce qu'une jeune fille ou une jeune femme de notre condition ne peut absolument pas ignorer. Passe même si l'on veut pour une culture un peu plus élevée & un peu plus complète. Il n'est jamais désagréable d'en savoir plus que les autres, & de sortir ainsi des programmes que tout le monde suit.

» Mais ce n'était point là l'affaire de Maurice; il avait résolu plus que cela. Il voulait, non point étendre mes connaissances de façon à me mettre à même de parler sur toutes choses avec plus d'agrément que les autres. Il s'était mis en tête de me redresser l'esprit, de donner à mon jugement plus de rectitude, à mon imagination plus d'essor, à mon goût plus de sûreté, à mon raisonnement plus de force.

» Je ne dis pas, remarquez-le bien, qu'il m'ait fait perdre mon temps & que je n'aie retiré aucun fruit de cette persécution intellectuelle.

» Bien au contraire, il m'arrive tous les jours dans un discours que j'entends, une conversation que je suis, un livre que je parcours, d'apercevoir du premier coup d'œil & grâce aux bonnes habitudes de réflexion qu'il m'a données, la solution de continuité ou le défaut de la cuirasse. Je distingue très-bien comment l'orateur a pris le chemin de traverse, & par quelle faiblesse ou quelle méprise de sa pensée, il s'est arrêté dans son élan vers la vérité.

» Toutefois, lorsque je me rappelle ces longues veilles passées sur un devoir fastidieux, un sujet

inextricable, une composition que je ne pouvais ni débrouiller, ni traduire dans un français supportable, je me demande s'il n'était pas plus simple de laisser mon esprit tel qu'il pouvait être, avec ses défauts sans doute mais aussi avec ses qualités natives. A moins qu'on ne prétende avec Maurice que ce rude système d'études réussit à supprimer les imperfections de votre intelligence & tout à la fois à en développer la puissance sans en compromettre l'originalité. »

Abel de Sugères était lui-même trop connaisseur & trop capable d'apprécier à leur véritable valeur l'esprit & les connaissances de Julie pour n'avoir pas été frappé, comme vous l'avez été sans doute, de l'aisance avec laquelle elle s'exprimait.

« Vous auriez tort, ma chère amie, reprit galamment le jeune mari, de trop vous plaindre de votre frère Maurice. Vous me permettez, puisque vous vous dites son élève, de lui adresser mes félicitations avec mes remerciements. »

Madame de Sugères ne put se défendre d'un sourire.

Mais à peine cet éclair de grâce & d'abandon avait-il traversé sa physionomie habituellement sévère jusqu'à la tristesse, que tous les muscles du visage reprirent à la fois leur expression de rigidité habituelle. On eût dit que Julie s'était oubliée & qu'elle se reprochait jusqu'à ce soupçon de gaieté, jusqu'à cette apparence de joie.

VII

LE JUGEMENT DE JULIE SUR SA SŒUR MARIE.

Madame de Sugères reprit le récit de ses infortunes :

« Ma sœur Marie avait fait sur moi une autre entreprise. Elle voulait m'apprendre le bonheur.

« Marie est une de ces natures fortunées qui voient le monde en beau. De même que la fleur emporte avec elle son parfum & qu'elle ne cesse pas de le répandre, de même ces âmes privilégiées trouvent en elles une source inépuisable de gaieté, de paix & de bonheur. Elles sont, pour emprunter une comparaison à l'astronomie, de la nature des soleils. Elles recèlent un tel foyer de clarté, une si grande puissance de rayonnement, que les ténèbres elles-mêmes s'enfuient devant elles. De même que l'astre du jour ne connaît pas la nuit & la dissipe par le seul avènement de sa présence de même ces natures étincelantes & radieuses ont le don de transformer les personnes aussi bien que les événements. Leur sourire se communique, leur gaieté se gagne. Le monde lui-même, qui oppose à notre meilleure volonté la brutalité des faits, à nos plus chères espérances l'amertume des déceptions, semble se prêter avec plus de complaisance à leurs entreprises comme à leurs vœux. Ils

ont la main heureuse aussi bien que le caractère.

« Je crois cependant que Marie a complètement échoué avec moi. Quand vous aurez avec elle des conversations plus intimes, quand elle vous livrera, avec l'abandon dont elle s'est fait une loi, le fond même de sa pensée, elle vous dira très-sincèrement qu'elle a réussi. C'est une illusion de plus à ajouter, à toutes ses autres illusions. Elle croit, en effet être venue à bout de mon caractère. Elle s'imagina avoir triomphé de mon assombrissement.

Elle a toujours pris ma résistance à la joie & au bonheur pour une simple force d'inertie ; elle n'a pas su comprendre que mon mal est plus profond. Elle a agi avec moi comme avec ces tempéraments nerveux & malades qu'un maladroît chahouillerait pour provoquer le sourire, sans prendre garde que ce rire a quelque chose de contraignant & finit par devenir convulsif. Lorsqu'il se termine par des larmes, l'illusion de la gaieté est complète ; le spectateur ne saurait dire si les pleurs qui inondent les joues témoignent d'un excès de joie ou d'un paroxysme de désespoir.

« Il y a dans la douleur respectée, dans la mélancolie laissée à l'abandon & à l'abattement où elle se complait, une sorte de satisfaction amère. Lorsque le caractère est porté de ce côté-là & qu'il ne lui est point défendu de se complaire dans le penchant qui l'entraîne, on éprouve une certaine douceur à être triste & à souffrir.

« Voilà ce que ma sœur Marie n'a jamais voulu comprendre. Elle regardait cette disposition incessante à m'assombrir, comme une faiblesse dont j'étais la première victime, peut-être même comme une faute dont j'encourais la responsabilité vis-à-vis de la Providence.

« Alors sa passion de s'emparer de moi, de relever mon âme par quelque vigoureux coup d'aile, de me remettre un peu de courage dans le cœur, & comme elle ne craignait pas de le dire, un peu de justice dans la conscience, lui donnait toutes les allures & aussi tout le fanatisme de la prévention. Elle devenait sans pitié & presque sans cœur. Cette intervention au milieu de la quiétude de ma tristesse produisait sur mon âme endolorie & résignée, le même effet qu'une secousse violente imprimée à des organes affaiblis. Au lieu de me rendre quelque initiative & quelque confiance, cette importunité m'ôtait jusqu'à la pensée de réagir.

« Marie se donnait vis-à-vis de moi tous les privilèges d'une mère ; elle ne craignait pas de me reprendre comme une enfant, & même âgée comme je l'étais déjà, de m'adresser de véritables réprimandes.

« La tristesse qui vous rend malheureuse en dedans a aussi pour effet de vous rendre maussade au dehors.

« Au point de vue de la sociabilité, c'est peut-être un des arguments les plus décisifs qu'on puisse invoquer contre la mélancolie, que de montrer jusqu'à quel point elle ressemble à la mauvaise

humeur. C'était par là surtout que je donnais prise aux observations de Marie. Je ne voulais pas absolument prendre sur moi de paraître différente de ce que je me sentais. Comme mon âme était constamment à rouler des idées noires, je me présentais à toute heure du jour avec une physionomie sombre & chagrine.

» Lorsque j'étais toute petite, ma sœur avait un moyen de me rendre gaie & d'appeler le sourire sur mes lèvres : elle me montrait quelque friandise & ne manquait jamais d'ajouter : — Ris un peu & je te donnerai le bonbon. Je riais alors, mais je riais avec le même sentiment qu'on apporte à quelque pénible corvée.

» Ma sœur manquait son but. Au lieu de m'ouvrir à la gaieté, cette perpétuelle injonction d'avoir à sourire, cet appel incessant à une joie de commande, ont peut-être fini par me faire considérer ma chère tristesse comme une véritable indépendance & une véritable liberté.

» Je ne suis pas allée souvent au théâtre, une fois seulement, au grand Opéra, un jour que la représentation était donnée au bénéfice des pauvres. C'est là que j'ai vu pour la première fois un ballet. Avez-vous remarqué, Abel, ce sourire qui reste immobile sur les lèvres des danseuses ? Elles offrent ainsi au public qu'elles regardent un visage calme & gracieux, mais je suis sûre qu'au fond de leur cœur, elles n'en conservent pas moins pour elles leurs chagrins & leurs inquiétudes. Justement comme je communiquais ces réflexions à mon père, il me montra, dans son journal du soir, que l'une d'elles, plus connue que les autres, avait perdu sa mère l'avant-veille du jour où elle paraissait ainsi devant nous.

» Est-il donc bien nécessaire, comme le veut ma chère Marie, qu'on imite dans la vie ces femmes de théâtre ? Faut-il nous considérer comme perpétuellement en scène, toutes les fois que nous nous trouvons en rapport avec le premier venu ? Devons-nous, comme l'actrice, laisser derrière le rideau notre visage véritable pour apparaître, nous aussi, avec les dehors agréables de sentiments que nous n'éprouvons pas ? »

Comme madame de Sugères achevait ces dernières paroles, il se trouva que le coupé était arrêté devant le perron au fond de la cour de l'hôtel.

Abel avait pour le conduire un vieux domestique, familier depuis longtemps avec ses habitudes.

Ce que monsieur de Sugères appréciait avant tout dans la vie d'un homme, comme le signe & le moyen d'une grande supériorité de conduite, c'était l'extrême régularité. Abel détestait cet imprévu qui, sous prétexte de fantaisie, n'est, le plus souvent, qu'un aimable passe-port du désordre ou tout au moins de l'oisiveté.

Voilà pourquoi, quelle que fût l'heure de la sortie, Abel ne manquait point d'être reconduit chez lui à dix heures & demie précises. Il avait encore

le temps de parcourir ses journaux & de prendre connaissance de ses lettres avant l'heure de son déjeuner.

Monsieur de Sugères accompagna Julie jusqu'à la porte de sa chambre & passa dans son cabinet pour attendre qu'elle le fit avertir.

VIII

LES RÉFLEXIONS DE MONSIEUR DE SUGÈRES.

Lorsqu'un entretien sérieux & décisif prend, comme il était arrivé pour le jeune ménage, cette tournure particulière que l'un des deux interlocuteurs garde la parole sans songer à se taire, pendant que le second l'écoute sans éprouver le besoin de lui répondre, il ne faudrait pas croire pour cela que la conversation se réduise à un simple monologue, dans lequel le silence du plus discret attesterait son impuissance à répliquer.

Croyez bien, au contraire, que le plus intéressant à entendre n'est pas celui qui, emporté par sa vivacité & cédant à l'entraînement, passe sans désemparer & sans se donner le temps de réfléchir, d'une pensée à une autre pensée, à mesure que les mots de son discours s'enchaînent les uns aux autres; à mesure que les phrases se suivent & s'appellent.

Le second, celui qui ne dit rien, ne laisse pas de soutenir la conversation au dedans de lui-même. Sans doute, il garde le silence & n'intervient pas dans l'entretien; mais s'il vous était donné de lire dans sa pensée, vous verriez que, le plus souvent, la complaisance qu'il met à écouter & la réserve dans laquelle il se retranche, ne sont pour lui qu'un moyen plus sûr & plus commode de réfuter, à mesure, tous les arguments dont on s'arme contre lui.

Monsieur de Sugères suivait avec une vive inquiétude, avec une poignante anxiété, les paroles de Julie. Il attendait avec un véritable battement de cœur chacun des développements où il la voyait entrer. Il faut le dire, il avait besoin, sous cette première impression si défavorable & si choquante, de lutter pour elle dans son propre cœur. Heureusement la Providence n'a point manqué de ménager dans l'âme d'un jeune époux un grand fonds de tendresse, ce trésor d'un nouvel amour qui vous aide à soutenir le premier aspect de défauts dont il faut faire la connaissance & supporter les inconvénients.

Monsieur de Sugères éprouvait pour Julie le sentiment de l'affection la plus vive & de l'estime la plus profonde. Il l'avait vue, suivant la remarque de Julie à propos de sa sœur aînée, il l'avait vue en beau. Il l'avait vue en beau, non pas en ce sens que mademoiselle d'Alvaize offrait aux regards ce front pur & arqué, ces sourcils peints avec tant de

délicatesse & de netteté, cette bouche sévère & correcte, cet ensemble de traits à la fois majestueux & fiers, mélancoliques & tendres dont les médailles grecques de la meilleur époque semblent avoir gardé le privilège & le secret. Il l'avait vue en beau, parce qu'Abel avait, comme mademoiselle d'Alvaize l'aînée, une de ces âmes épanouies qui regardent la joie comme un devoir vis-à-vis de nos proches, comme un acte de reconnaissance envers Dieu.

Abel ne pouvait donc laisser passer sans une protestation intérieure, rien de ce que Julie lui disait avec tant de conviction. De quoi se plaignait-elle au fond, l'ingrate enfant, sinon d'avoir été trop heureuse & trop chérie ? Il lui semblait dur, osait-elle dire, de n'avoir point quitté le foyer domestique & d'y avoir vécu sous l'œil de ses parents.

Abel se rappelait sa longue enfance écoulée tout entière loin du pays natal & en compagnie de personnes étrangères. Son père, qui vivait au fond de l'Auvergne, dans un petit village où l'on avait de la peine à maintenir un instituteur, n'avait pu le garder auprès de lui. Il avait redouté pour lui, s'il se fût déterminé à faire venir au château un précepteur, la mollesse toujours dangereuse d'une éducation particulière. Monsieur de Sugères le père pouvait d'autant moins prendre ce parti qu'Abel n'avait point de mère. La sienne était morte alors qu'il était à peine âgé de six ans. C'était à ce moment qu'Abel avait été envoyé en pension. Non-seulement il n'avait plus de mère, mais le bon Dieu ne lui avait pas laissé non plus ni de frères ni de sœurs pour les chérir.

Lorsque Abel revenait passer en Auvergne les deux mois de ses vacances, il retrouvait son père seul, habitant au rez-de-chaussée la moindre pièce de ses appartements. Le châtelain de Sugères recevait son fils avec une sorte de tendresse sombre & concentrée. Il jetait sur cette tête jeune & souriante des regards irrités. Cette image vivante de la femme qu'il avait perdue ravivait en lui tous ses regrets.

Pendant, malgré l'isolement de cette triste demeure, perdue sur le flanc des montagnes désertes, isolée de tout voisinage & destinée à être ensevelie chaque hiver sous les grandes neiges, il semblait au jeune pensionnaire que le suprême bonheur aurait été de s'isoler dans cette retraite ignorée. Lorsqu'il voyait son père s'asseoir, silencieux & taciturne, à l'extrémité de cette longue table au bas bout de laquelle se tenaient respectueusement les serviteurs, lorsqu'il se le figurait, pendant son absence, demeurant des semaines entières sans échanger une parole avec âme qui vive, si ce n'est pour les nécessités de l'exploitation, il se serait trouvé heureux de disparaître, lui aussi du monde, de renoncer à tout avenir, & de consacrer obscurément sa vie à distraire l'ennui & à peupler la solitude du vieux gentilhomme.

Julie se plaignait d'avoir vécu fatiguée & accablée

en quelque sorte par la tendresse de ses proches. Pourquoi ne lui avait-il pas été donné, au lieu d'habiter pendant toute sa jeunesse l'atmosphère froide & égoïste de Paris, de voir, comme il avait pu le faire lui-même, l'existence si dure, si méconnue, si monotone, que mènent patiemment les habitants de la vraie campagne ? Ce n'est pas là sans doute que les enfants pourraient se plaindre, comme mademoiselle d'Alvaize, d'être lassés de la présence & excédés des soins de leurs parents.

Quand Abel rencontrait sur son chemin quelqu'un de ces pauvres petits qu'on envoyait au loin conduire & garder leurs troupeaux, lorsqu'il les apercevait debout à l'entrée des vallons, appuyés comme des statues sur leurs bâtons recourbés, leur chien immobile à leurs pieds, il se sentait pris d'une pitié profonde pour ces créatures de Dieu, pour ces âmes immortelles, condamnées par un arrêt impénétrable de la Providence à vivre dans cet abandon.

Aussi, au retour d'une de ces excursions qu'il renouvelait par tous les temps, pendant chacun des jours de ses vacances, quand il se sentait solidement défendu contre le vent d'automne par ces bonnes murailles massives, quand il voyait fumer sur la table de chêne, à la lueur d'un vieux candélabre doré, cette soupe rustique dont on livrait ensuite les restes aux serveurs, il se regardait à bon droit comme un des privilégiés de la fortune. Il tirait de son immense amour pour les petits, pour les pauvres, pour les déshérités, une joie, toujours renaissante, de la situation que le bon Dieu lui avait faite à lui-même & des dons qu'il lui avait prodigués.

Julie ne pouvait se consoler de n'avoir point été envoyée en pension. Elle regrettait cette liberté intérieure qui jouit d'elle-même au dedans de soi & s'échappe, en quelque sorte, à travers les mailles impuissantes de la discipline matérielle. Elle se figurait cette intimité avec des compagnes comme une fête perpétuelle. Il lui semblait avoir manqué tout à la fois d'amitiés & de bonheur, parce qu'elle n'avait eu auprès d'elle que sa sœur Marie & que son frère Maurice.

Pauvre Julie ! S'il lui avait été imposé, comme à Abel, de passer au milieu de compagnons indifférents ou hostiles, envieux, ironiques, rancuniers, ces belles années de la vie qui ne se retrouvent jamais ; si, au lieu de s'abandonner à toutes les tendresses dont elle était prévenue, & de trouver, à toute heure du jour, où reposer sa tête sur un cœur ami, il lui avait fallu, comme le demande cette vie commune, rester toujours sur la défensive & user son temps à dérober ses sentiments & ses pensées aux remarques aiguës de la surveillance, elle ne serait plus tentée de voir, dans la douce intimité de sa jeunesse, je ne sais quelle oppression dont elle a souffert.

Pourtant Abel avait eu à regretter ce temps si dur du collège. Là, au moins, s'il vivait séparé de son père, s'il lui fallait s'endurcir aux relations un

peu rudes & un peu sauvages de ses camarades, subir de la part des maîtres les avertissements parfois médiocrement équitables d'une justice & d'une discipline un peu sommaires, il avait du moins cette consolation d'apercevoir autour de lui des visages humains, d'entendre des paroles, de répondre à une question. A table, si les exigences d'une tradition surannée lui interdisaient d'échanger une réflexion avec son voisin, il le sentait du coude : les regards, à défaut de paroles, leur permettaient de se communiquer leurs pensées.

Au sortir du lycée, Abel avait dû faire son droit, c'est-à dire mener, au milieu de Paris, cette vie de pleine & entière liberté, qui paraissait être le rêve & l'idéal de Julie. Il trouvait la jeune femme bien injuste dans ses murmures. N'aurait-elle pas regretté la douce servitude & la joyeuse tyrannie du foyer domestique, s'il lui avait fallu habiter la froide chambre de l'étudiant, dormir dans ce lit banal, voir autour de soi des meubles indifférents, fatigués, sans souvenirs, s'il lui avait fallu le matin, le soir, à toute heure de la journée, se trouver constamment en face d'elle-même, sans un visage ami à contempler, sans pouvoir, à cet âge de l'expansion & des confidences, raconter à personne le secret qui vous oppresse, l'espérance qui vous soutient, le chagrin qui vous dévore, sans pouvoir demander un encouragement à la veille d'entreprendre, une critique au lendemain de son essai, un sourire à l'heure du triomphe.

Abel n'était pas de ces natures lâches & inférieures qui, dans leur impuissance à supporter cette froideur de la solitude, se précipitent à corps perdu dans les liaisons les plus hasardées & les plus compromettantes. Il avait souffert courageusement. Il avait traversé cette longue période, comme un temps destiné à le mûrir & à le préparer aux devoirs de la vie. Avec autant de courage que de raison, il s'était dit que cette saison de l'adolescence est le moment unique & irréparable où tout homme est mis en demeure de fonder sa propre supériorité.

La résolution avec laquelle Abel de Sugères avait abordé cette crise lui avait donné des forces pour la traverser. Rien ne réussit comme la lutte. Il n'avait pas tardé, dans cet effort suprême qu'il accomplissait au nom de son devoir & de son avenir, au nom du père qui lui avait donné son nom, au nom de la femme encore inconnue dont il devait faire sa compagne, il n'avait pas tardé à recueillir cette jouissance tout à la fois austère & délicate qui naît d'une obligation accomplie & qui augmente si rapidement avec la persévérance dans le bien. Abel, qui passait tant d'heures dans cette chambre étroite où il travaillait chaque jour au coin du feu, avait fini par la quitter pour prendre son appartement d'avocat, sans pouvoir dire ce que représentaient les deux petites gravures suspendues au-dessus de sa commode. Il est vrai qu'il avait la vue basse.

Abel n'avait point perdu à Paris cette disposition

d'esprit qui le rendait si pitoyable aux pauvres gens de la campagne & aux petits enfants qui menaient dans les bois une existence si différente de la sienne. Il n'était pas de ces natures indifférentes dont il est difficile d'attirer le regard en dehors d'elles-mêmes, race impitoyable d'égoïstes à la fois mécontents & satisfaits, auxquels rien ne manque & rien ne suffit, aveugles volontaires qui nieraient l'existence des pauvres, qui ne veulent rien voir de tout ce qui pourrait créer un devoir à leur loisir, & ne connaissent en ce monde d'autres infortunes que leurs propres contrariétés.

Il ne pénétrait jamais dans ce cabinet disgracieux & incommode, sans songer à ces jeunes gens faméliques pour qui les études & les inscriptions constituent le luxe du travail. Il les voyait, durant une leçon trop prolongée à la Faculté, tirer avec inquiétude leur vieille montre d'argent & calculer la minute de la répétition qu'ils devaient eux-mêmes donner au sortir du cours. Quelques-uns d'entre eux en étaient réduits à tenir des livres, à faire des copies, à gagner enfin en dehors de leur droit le pain que chaque jour les obligeait à manger. Cette commisération à laquelle si peu d'étudiants s'avisent de songer, se tournait tout entière au profit d'Abel. Au lieu de trouver longues & fastidieuses les recherches de ses études, au lieu de se fatiguer des heures qui se trouvaient ainsi lui appartenir, il avait l'heureux esprit de comprendre l'exception que la Providence avait constituée en sa faveur.

Il faut avouer que les âmes sont bien pénétrées d'elles-mêmes, & qu'elles se laissent aller à de bien étranges illusions. Au moment où mademoiselle Julie d'Alvaize & Albert de Sugères se rencontraient dans le mariage, cette jeune fille à qui tout avait souri, qui avait abusé de tous les privilèges & méconnu toutes les tendresses, osait bien se plaindre la première.

L'idée ne lui venait même pas que, dans les années austères du jeune homme, il lui avait fallu combattre son découragement, son ennui, les difficultés d'une carrière à vaincre, d'injustices à subir, d'épreuves à supporter.

IX

SUITE DES RÉFLEXIONS DE MONSIEUR DE SUGÈRES.

L'ingratitude de Julie envers les siens inspirait à Abel les préoccupations les plus tristes en même temps que les plus légitimes. Il faut toujours, dans le mariage plus qu'ailleurs, en revenir au vieux & terrible raisonnement d'Othello accusant Desdémone sur les suggestions perfides d'Iago, & lui jetant à la face cette parole terrible :

« Tu as bien trompé ton père ! »

Il ne faut pas que le jeune époux se fasse là-des-

sus aucune illusion : il peut mesurer d'avance son propre bonheur au bonheur que la jeune fille aura su répandre autour d'elle sous le toit domestique. Il y avait, dans cette amertume qu'éprouvait Julie pour les meilleurs sentiments & les douces conditions de son enfance & de sa jeunesse, plus que de l'injustice ; c'était l'égoïsme profond de ce que le langage vulgaire appelle, avec tant de raison, *une enfant gâtée*. Une enfant gâtée, c'est-à-dire une jeune personne incapable de reconnaître les services qu'on lui a rendus parce qu'elle est incapable de les comprendre ; habituée à recevoir les hommages & les dévouements avec l'indifférence d'une reine, & ne prenant pas même, comme les souverains, la peine de payer par les dehors d'un sourire les sacrifices de ses serviteurs.

Beaucoup d'autres, à la place de monsieur de Sugères, auraient éprouvé un découragement proportionné à leur déception. N'est-ce pas une perspective étrange pour un époux de la veille, si animé qu'on le suppose en faveur de la paix & de la joie du lendemain, que de se trouver ainsi face à face avec l'expérience fautive & dangereuse d'une première vie. Julie n'avait tiré d'autre conclusion de tout cet amour, de tout ce dévouement qu'on lui avait prodigués, sinon qu'elle était tout à la fois dispensée d'en remercier & autorisée à s'en plaindre.

Que devait faire monsieur de Sugères ? Allait-il imiter mademoiselle Marie d'Alvaize, & comme elle, fatiguer Julie de sa tendresse ? Lui aussi, cependant, à l'exemple de sa nouvelle belle-sœur, il tenait pour un devoir étroit d'accepter l'existence comme un bienfait & d'en user comme d'une joie. S'il n'avait pas eu de sœur pour habiter avec lui le vieux château de la petite commune de Sugères & pour lui donner la main à son entrée dans la vie, il n'avait pas laissé de rencontrer dans Paris assez de jeunes filles dans l'intimité d'une famille nombreuse & répandue, pour ne pas ignorer tout à fait la tournure & l'attitude des jeunes personnes de ce temps. Ses souvenirs rendirent à Abel quelque force pour réhabiliter Julie. Elle lui paraissait, malgré les erreurs morales auxquelles elle s'abandonnait pour justifier sa tristesse, bien supérieure encore à tant d'autres jeunes filles qu'il avait vues.

Abel n'avait pu manquer d'être frappé, comme il arrive aujourd'hui à tous les hommes sans exception, de l'attitude maussade & renfrognée avec laquelle la plupart d'entre elles acceptent chacun des jours que la vie leur apporte. C'est à peine si elles daignent les accueillir comme une nécessité & les vivre comme un ennui. Si la poésie ne nous avait pas été livrée toute faite par le passé, si les faiseurs de vers n'étaient dispensés par la tradition de demander leurs inspirations à la nature & à la réalité, personne ne s'aviserait, dans notre siècle, de parler du *sourire* & de la *gaieté* des jeunes filles. J'imagine que si nos poètes con-

tinuent à répéter ces phrases charmantes, ils s'en servent, comme du vieux bagage mythologique, pour rappeler un temps qui n'est plus, ou évoquer un monde idéal d'autant plus attachant pour les rêves de notre imagination, qu'il est plus en dehors des exemples de la réalité.

Abel de Sugères s'était demandé bien des fois si ces jeunes filles étaient vraiment assez en dehors de la nature & de la jeunesse, pour ne s'animer d'aucune émotion, ou si elles jouaient avec un art inimitable la difficile comédie de l'immobilité & du dédain.

Pour dire ici en un mot ce qu'il aurait probablement expliqué avec beaucoup plus de paroles, cette indifférence de la jeunesse pour toute admiration, cette impuissance à ressentir les mouvements les plus naturels de son âge, cette résistance invincible à l'impétuosité des premières émotions, cette paralysie qui empêche de les éprouver sans que la réflexion ait même besoin de les retenir, n'étaient pas autre chose pour Abel que la forme sous laquelle le scepticisme de notre génération arrive à atteindre les femmes.

Le doute véritable ne consiste pas seulement, comme on pourrait le penser, à méconnaître par des dénégations hardies les vérités essentielles de la loi religieuse ou du sens commun populaire. Considéré sous ce point de vue, le scepticisme effraie. Il apparaît, non plus sous l'aspect séduisant d'une indépendance qui s'affirme, mais avec l'apparence compromettante d'une révolte qui s'affaiblit.

Les femmes ne se risquent guère dans ces voies. Elles redoutent avec raison ces pointes aventureuses dans le domaine de la témérité. Elles résistent donc, à ce qu'il semble, aux tentations dont les hommes ne savent point se défendre avec le même succès. Malheureusement, ce doute, dogmatique comme une thèse, & provocateur comme une controverse, n'est pas la seule forme par laquelle se manifestent la faiblesse & le découragement des esprits. Combien de femmes seroient étonnées si, à l'heure même où elles protestent contre l'incroyance des hommes & leur infidélité aux grands principes, on venait leur dire qu'au fond de leur âme, elles aussi, sont atteintes du même mal & cèdent à ce même entraînement.

Les grandes vérités morales dont s'éclaire la vie sont faites pour être tout à la fois saisies par l'intelligence & goûtées par le cœur. Le mal dont souffre l'esprit de l'homme, c'est une diminution visible dans la puissance d'affirmer. Les femmes ont, jusqu'à présent, assez bien résisté à cet amoindrissement de l'esprit. En revanche, on peut se demander, comme le faisait Abel de Sugères, si le don exquis de goûter & de sentir les hautes vérités morales ne s'est pas un peu affaibli chez les jeunes femmes, & surtout chez les jeunes filles.

L'éducation à laquelle on les soumet & les livres qu'on leur donne ne sont peut-être pas étran-

gers à ce résultat. Sous prétexte de leur assurer des idées plus justes & de rectifier au point de vue de nos connaissances actuelles certains jugements erronés qu'avaient accrédités parmi nous les traditions de l'ancienne littérature, il ne manque pas d'ouvrages ni de cours, même estimés, même répandus, même destinés spécialement à élever le niveau de leur éducation, qui semblent prendre à tâche de rabattre sur les enthousiasmes consacrés, de revenir sur tous les grands hommes, & de provoquer ainsi, contrairement aux vieux usages de la littérature classique, plutôt le découragement que l'admiration.

Abel pensait que, sous la froideur de ce dédain & l'immobilité de ce silence, se cache malheureusement, chez la plupart des jeunes filles, un besoin à la fois impérieux & amer de sévérité & de dénigrement. Ce qui contribuait plus que tout le reste à l'affermir dans cette prévention, c'était leur attitude vis-à-vis des vieilles gens.

On comprend & l'on admet, comme il était le premier à le faire, la réserve que, dans un dîner ou dans un bal, les bienséances les plus vulgaires imposent à une jeune fille vis-à-vis de son jeune voisin ou de son jeune cavalier. Cette habitude & ce soin de maintenir les distances n'ont rien à démêler avec le véritable fond du caractère. C'est précisément pour cela que le monde, avec cette précision de langage qui donne tant de valeur aux moindres nuances de la parole, appelle cette attitude commandée, de la *réserve*. En effet, la jeune fille est tenue de se retrancher en elle-même, de ne point se livrer &, pour tout dire, de se garder jusqu'au moment où il lui sera permis de s'épanouir dans toute la liberté de la femme. La vieille dispense les jeunes filles de cette retenue. N'est-ce pas un des plus gracieux spectacles que puissent offrir les relations sociales, que cet abandon & ce laisser aller des jeunes filles, dès que leur interlocuteur se trouve protégé par la majesté de l'âge & paré de sa couronne de cheveux blancs? Les traditions d'abandon & de grâce étaient jadis poussées si loin qu'on se demandait parfois, dans les salons de nos grand'mères, si cette coquetterie, permise à l'égard des vieilles gens, ce luxe de conversations & de sourires n'allaient pas quelquefois à l'adresse de regards plus jeunes & plus intéressés.

Abel qui savait par cœur sa littérature française, se demandait souvent pourquoi ces bons usages avaient disparu. Il voyait les jeunes filles plus maussades encore auprès des grand'mères & des grands oncles que partout ailleurs. C'est déjà une faute que de s'ennuyer auprès de ces vieux parents qui représentent pour nous les ancêtres, & que nous devrions rechercher comme les maîtres & les guides de notre vie. C'est plus qu'une faute, c'est presque un crime de lèse-majesté, que de leur laisser entrevoir l'impertinence de notre ennui ou la fatuité de notre indifférence.

Il résultait de toutes ces observations, que mon-

sieur de Sugères n'avait point été, durant son austère jeunesse, l'ami ni le défenseur des jeunes filles. Il était trop bien élevé pour laisser soupçonner à personne les jugements qu'elles lui suggéraient; mais peu à peu la défaveur avec laquelle il les regardait s'était changée en une espèce d'antipathie & de haine. Elles lui faisaient l'effet du sphinx antique. Belles & muettes comme lui, elles laissaient deviner dans leur regard, dans leur sourire, & jusque dans leur geste & leur démarche, un dédain mal dissimulé, capable d'intimider les plus hardis & de faire réfléchir les plus déterminés.

Mademoiselle Julie d'Alvaize avait paru à Abel ne point rentrer dans ces natures cruelles & tyranniques. Elle portait, dans le monde où il lui avait été permis de la rencontrer assez souvent, une attitude pensive & pleine de mélancolie. On voyait de temps en temps errer sur sa pâle figure un sourire un peu triste, aussi éloigné du dédain que de la gaieté. Tandis que ses compagnes s'abandonnaient autour d'elles à une joie nerveuse dont la malignité de leurs remarques provoquait l'explosion & dont le prochain faisait visiblement les frais, mademoiselle d'Alvaize prenait l'attitude d'un témoin qui se réserve, & non point d'un complice qui s'associe à une méchante action.

« Du moins, se disait monsieur de Sugères, si mademoiselle d'Alvaize n'a pas plus que les autres, les enthousiasmes aujourd'hui perdus, si son âme en est réduite, comme les nécessités du temps paraissent l'imposer aux natures les mieux douées & les plus originales, à se mouvoir dans les horizons effacés de l'indécision & du doute, elle ne laisse pas de conserver cette heureuse supériorité de souffrir au lieu de s'irriter. Cette nostalgie du beau, cette impuissance à s'épanouir & à sourire, ne se tourment point chez elle en colère ni en sarcasmes contre ses contemporains. Elle fait comme la sensitive suivant l'image tant employée: elle se retourne du côté d'elle-même, se replie sur son propre cœur. Peut-être n'a-t-elle point perdu ce ressort de la vie morale que l'ironie & la malveillance brisent pour jamais. Peut-être cet abattement de Julie n'était-il, au lieu d'un regret sans espérance, qu'un désir sans mesure du bonheur. »

C'est ainsi qu'Abel avait rêvé sa femme. Il s'était fait, comme on le voit, pour se convaincre de l'épouser & pour donner raison à l'entraînement de son propre cœur, une série de raisonnements aussi précieux dans l'ordre des probabilités qu'erronés au point de vue de la vie réelle. Ceux qui prétendent connaître le cœur humain, & en particulier le cœur des femmes, si difficile à connaître & plus encore à expliquer, devraient bien n'oublier jamais pour ne point compromettre leurs conjectures, que ces phénomènes moraux, semblables aux faits que la science physique observe, peuvent bien être saisis par l'analyse, mais non point devinés par l'imagination, ou déduits par le raisonnement.

X

PLAN D'AVENIR DANS LE MARIAGE.

Ceux de mes lecteurs qui ont l'habitude des romans ne manquent point de se demander ici, comme ils le font peut-être depuis quelques pages, si les événements enfin ne sont pas sur le point d'apparaître & si l'intrigue ne va pas bientôt commencer. Mais les personnes qui tiendront en mains cette nouvelle ne sont point de celles que les péripéties d'une intrigue, les surprises d'un dénouement, le mystère d'une équivoque, intéressent plus que cette contemplation directe & immédiate du genre humain. Les événements de la vie diffèrent d'un homme à un autre homme, mais les débats, les tentations, les drames de la pensée demeurent éternellement les mêmes dans toute âme qui a vécu.

Quel intérêt pourraient avoir, pour un esprit sérieux, les entretiens de monsieur & de madame de Sugères? Il peut y avoir sans doute quelque piquant & quelque verve dans les répliques qu'ils sont conduits à échanger; quelque émotion peut résulter de ce choc entre le désenchantement du mari & l'obstination de la femme; mais le côté vraiment instructif & vraiment profond que présente le spectacle de cette union mal assortie n'est il pas tout entier dans la question de savoir avec quelles résolutions & dans quel esprit chacun d'eux s'était proposé d'accepter l'autre?

Ici, Abel de Sugères reprenait tous les avantages que donne à un esprit sérieux & puissant l'habitude de réfléchir & de ne point se laisser surprendre à l'improviste par la vie. Le problème qui se posait devant lui est celui-là même auquel se heurte la paix de tant de jeunes ménages, celui où vient faire naufrage le bonheur de leur commune destinée. Quelle ligne de conduite devait-il tenir avec Julie? Fallait-il s'adresser à son cœur ou à sa raison? Fallait-il parler à son esprit ou à sa sensibilité? Devait-il compter, pour la rallier à sa propre vie, sur la conquête de ses sentiments par la tendresse, ou sur la persuasion de son intelligence par le raisonnement?

Évidemment, mademoiselle Julie d'Alvaize n'avait jamais rien compris à la vie. Elle ressemblait, sans s'en douter le moins du monde, à ces utopistes étranges, à ces révolutionnaires d'autant plus acharnés qu'ils se sentent moins raisonnables, & auxquels aucune forme de la société ne paraît acceptable, aucun acte d'aucun gouvernement excusable.

Le propre de la mélancolie, dès qu'on s'en laisse envahir, c'est de nous ôter, avant toute chose, ce sentiment net & précis qui, à défaut d'autres avantages, nous permet à tout le moins de donner

un corps & de fixer un but à nos désirs. Nous savons d'ordinaire ce qui nous manque & ce que nous souhaitons. Quelque élevée que soit notre ambition ou insatiable notre avidité, nous ne laissons pas de pouvoir indiquer le terme au-delà duquel nous consentirons à nous déclarer satisfaits.

Le malheur de mademoiselle d'Alvaize, le côté incurable de son mal, c'était précisément cet état de rêve & d'indécision dans lequel la perdait perpétuellement sa tristesse. Elle était la première à ne pas savoir ce qu'il lui aurait fallu pour être heureuse. Si quelqu'un de ces bons génies qui figurent dans les contes de fées, l'avait interpellée & lui avait promis de combler à la fois tous ses vœux pour la délivrer de tout chagrin, je crois bien qu'elle se serait prise en flagrant délit de bonheur & qu'il ne lui aurait pas été facile de trouver un souhait raisonnable à exprimer. C'est là ce qui rendait tout raisonnement si difficile avec Julie. Le tort de sa sœur aînée avait été précisément de vouloir, non pas seulement la convertir mais la convaincre. Mademoiselle Marie d'Alvaize, esprit logique & partant trop absolu, ne regardait pas comme suffisant de ramener le sourire sur les lèvres de Julie, de lui rendre un peu d'ardeur & d'animation: elle prétendait encore lui faire désavouer sa langue & sa mélancolie. Elle voulait l'amener à prononcer une condamnation solennelle contre sa tristesse. C'est ainsi qu'à son insu, elle avait elle-même empêché Julie de s'en détacher insensiblement & sans bruit.

J'avertis les hommes entre les mains desquels tomberont ces lignes de faire ici leurs réflexions les plus sérieuses. Les jeunes maris pourront trouver dans ce qui va suivre la clef de plus d'une erreur & la raison de plus d'une fausse démarche vis-à-vis de leur nouvelle épouse. Les mères, à leur tour, en tireront une règle de conduite vis-à-vis de leurs jeunes filles.

Il ne faut pas, dans les âmes qu'on veut former ou reprendre, combattre les méprises du sentiment avec les mêmes armes ni par la même méthode qu'on opposerait aux erreurs de la pensée. Vos raisonnements ont beau être clairs & décisifs, ils n'arrivent pas jusqu'à cette intelligence prévenue. Elle n'y prête pas assez d'attention pour en pénétrer le sens, peut-être même pour en suivre la série. Elle échappe à leur force & à leur portée. Elle se dérobe dans la préoccupation qui l'assiege, dans la passion qui l'anime. Il n'y a plus place, dans cette nature envahie, pour autre chose que pour l'impression dans laquelle elle se plonge & se complait.

La méprise qui nous fait opposer des idées à des sentiments n'est pas rare dans les premiers temps d'un jeune ménage. Le nouvel époux a, jusque-là, passé sa vie entière avec des hommes. Il les a trouvés, comme il est en effet inévitable avec notre éducation, portés par-dessus tout à prouver ce qu'ils avancent, comme à discuter ce qu'on leur oppose, professant, malgré les résistances de leur

obstination & les entêtements de leur orgueil, un parti pris sérieux de se rendre à toute démonstration solide.

Il n'est pas étonnant qu'avec de telles habitudes, le jeune mari applique au présent les souvenirs du passé, & qu'il se laisse aller à la tentation de convaincre sa femme pour la déterminer. De là, le plus souvent, l'origine de ces discussions aigres ou ironiques dans lesquelles l'effort même par lequel on se contient de part et d'autre contribue à l'irritation que cet effort veut dissimuler. Le mari ne peut concevoir que, pour la première fois, ses arguments les plus sérieux & ses développements les plus clairs, non-seulement demeurent inefficaces mais ne paraissent pas même suivis. Il accuse la bonne foi de sa femme. Il est tout prêt à lui attribuer bien peu de complaisance à l'écouter, ou bien peu de disposition à le comprendre.

La vérité est que toute cette argumentation porte à faux. Elle n'atteint point le sentiment. La sensibilité se replie. Le cœur demeure inaccessible & fermé à toutes les ressources de la logique.

Abel de Sugères prit son parti sur-le-champ. Il résolut de ne point tomber dans ce défaut si commun de consumer une partie de sa lune de miel à plaider contre sa propre femme, au risque de se faire regarder tout à la fois comme intolérant & ennuyeux. Il s'arma contre Julie du silence le plus discret & en même temps le plus impénétrable.

Toutes les fois qu'elle recommençait, avec la verve incessante d'une personne qui abonde dans son sens, l'infatigable litanie de ses infortunes & de ses déboires, monsieur de Sugères se gardait de témoigner par aucune marque d'approbation ou de désapprobation son acquiescement ou sa résistance. Il écoutait avec le plus imperturbable sang-froid, avec une politesse bienveillante & tendre, ces récits qu'il avait déjà entendus si sou-

vent. Lorsqu'il s'était mis en demeure de faire une réponse inévitable à une question directe, il se contentait de ces termes d'approbation générale, si spirituellement imaginés dans le monde, pour nous dispenser tout à la fois de mentir, comme de faire connaître notre véritable pensée.

Au lieu de parler, il avait pris le parti d'agir. Il opposait aux lamentations de Julie, & sans jamais refuser d'y compatir par son attitude, son invincible ardeur & sa courageuse animation dans les devoirs de la vie.

Toutes les fois qu'elle insistait sur ses récriminations, ses appréhensions ou ses peines, Abel ne manquait pas, sous prétexte de confirmer son dire de multiplier les exemples analogues, à ce point qu'un jour, madame de Sugères en vint à soupçonner qu'elle n'était peut-être pas la seule malheureuse & la seule à plaindre en ce monde. Jusqu'à ce moment, il lui avait presque semblé que le reste de l'univers n'existait pas.

Mais la tristesse d'autrui est loin de suffire à nous rendre notre gaieté. Elle peut, suivant l'aspect où on la considère, ou nous confirmer dans notre mélancolie, ou nous amener à un retour sur la faveur de notre destinée. Madame de Sugères, à partir de ce moment, entra dans ce que je pourrais appeler sa seconde phase.

Elle s'était crue jusqu'alors opprimée par la tyrannie de la tendresse. Comme il faut à la passion qui persiste des motifs nouveaux dans un changement aussi complet de situation, elle se crut, depuis le jour où Abel se permit d'être ainsi heureux à côté d'elle, la déplorable victime de l'indifférence ou du dédain.

ANTONIN RONDELET.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

REVUE MUSICALE

LETTRES DE GLUCK ET DE WEBER, suite.

Reprise de FREYSCHUTZ

IL se fit sur l'opéra d'*Armide* de rudes & injustes critiques dont l'auteur, tout en voulant paraître les dédaigner, ressentit un vif chagrin. La Harpe publia les couplets suivants, qui furent répandus dans tous les salons de Paris:

Je fais, monsieur, beaucoup de cas
De cette science infinie
Que, malgré votre modestie,
Vous étalez avec tracas
Sur le genre de l'harmonie
Qui convient à nos opéras.
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Ayuntamiento de Madrid

Armé d'une plume hardie,
Quand vous traitez du haut en bas
Le vengeur de la mélodie,
Vous avez l'air d'un fier-à-bras,
Et je trouve que vos débats
Passent, ma foi, la raillerie ;
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre Armide ne m'ennuie.

Le fameux Gluck, qui dans vos bras,
Humblement se jette & vous prie
Avec des tours si délicats
De faire valoir son génie,
Mérite sans doute le pas
Sur les Amphion d'Ausonie ;
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre Armide ne m'ennuie.

Suard, admirateur passionné de Gluck, qui, sous le nom de l'Anonyme de Vaugirard, le vengeait de toutes les critiques des piccinistes, décocha à La Harpe & à Marmontel, ses détracteurs, la réponse rimée que voici :

J'ai toujours fait assez de cas
D'une savante symphonie
D'où résultait une harmonie
Sans effort & sans embarras.
De ces instruments hauts & bas,
Quand chacun fait bien sa partie,
L'ensemble ne me déplait pas ;
Mais, ma foi ! la harpe m'ennuie.

Chacun a son goût ici-bas ;
J'aime Gluck & son beau génie,
Et la céleste mélodie
Qu'on entend à ses opéras.
La période & son fatras,
Les cantilènes d'Ausonie,
Pour mon oreille ont peu d'appas ;
Mais surtout la harpe m'ennuie.

Ce Marmontel si long, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle
Et la musique comme un sourd.
Ce pédant à la triste mine,
Et de ridicules bardé,

Dit qu'il a le secret des beaux vers de Racine,
Jamais secret ne fut si bien gardé.

Les aides arrivaient de toutes parts à Gluck, qui ne comptait d'ennemis dans la littérature que Marmontel, La Harpe, Ginguené & jusqu'au froid d'Alembert. Une lettre adressée à La Harpe, dans le style d'un chantre de village, fut assurément la plus spirituelle & la plus ingénieuse dans la forme de toutes les épigrammes de cette petite guerre.

Plus tard, dans son *Cours de Littérature*, La Harpe, malgré quelques réserves, rendit toute justice à Gluck. Il est le premier à blâmer les excès de langage dans lesquels la polémique s'était laissée entraîner. « Gluck, dit-il, avait compris en homme de génie que si la musique manquait trop souvent d'expression dans l'opéra français, celle

qu'elle avait dans l'opéra italien consistait tout entière dans quelques airs & restait indépendante de l'ensemble du drame. » C'est aussi là le jugement de la postérité.

Voici maintenant quelques impressions mélancoliques de Charles-Marie de Weber :

Le 18 janvier 1811, onze heures du soir.

« Sorti des cercles mondains, j'entre dans ma chambre paisible & solitaire. Cette solitude bien-faisante me permet au moins de répudier toute contrainte. Le repos succède aux luttes & aux tempêtes ; sous cette quiétude extérieure, combien peu sauraient voir la douleur qui me ronge en anéantissant mon esprit & mon corps !

« Ce n'est que sous la pression que l'onde se soulève, que le ressort se détend. Ce ne sont que les situations difficiles & périlleuses qui révèlent les grands caractères. S'il en est ainsi, le génie doit se trouver en moi, de même qu'une belle destinée, car jamais mortel ne traversa des circonstances plus défavorables & plus oppressives. Dans les plus petites comme dans les plus grandes circonstances de ma vie, le sort a jeté mille traverses sur ma route ; & si jamais j'ai réussi en quelque chose, les obstacles, les difficultés incroyables qu'il m'avait fallu vaincre, en ont attristé la jouissance. Une insensibilité presque complète contre les coups du destin est le seul avantage que je porte encore en moi. La sensation d'un brisement absolu est si forte, que le plaisir même ne peut plus produire dans mon âme une impression sans mélange. La joie ne m'apparaît plus que comme un fantôme qui me rend toute jouissance amère.

« Dès ma naissance, le chemin de la vie s'ouvrit devant moi autement que pour tout autre homme. Jamais je ne connus les tendres liens de l'amour entre frère & sœur. Ma mère, la mort me l'a enlevée de bonne heure. Mon père m'aimait avec exaltation, & cependant, faut-il le dire ? malgré le respect & l'affection que je lui garderai éternellement, sa faiblesse pour moi nuisait à ma confiance en lui. Je croyais aussi avoir trouvé des amis ; mais l'habitude de me voir les avait seuls attachés à moi. A peine étions-nous séparés, que déjà j'étais oublié. Je me réfugiai alors dans l'art ; j'adorais en idolâtre les grands artistes, & dans l'intimité, je les trouvais, avec la divinité que je leur avais prêtée, aussi abaissés que je me trouvais bas moi-même. Si les maîtres se compromettent, que peut faire l'élève ? Si je n'eusse trouvé en toi, art divin, les règles pour me maîtriser moi-même, j'eusse été perdu. Et toi, mon unique soulagement, mon tout, peux-tu donc te trouver en ennemi sur ma route ? Dans l'ardeur de mon embrassement, je rencontre le sentiment de mon néant & je le renverse à terre. Force de l'humanité, pièges qui nous environnent, pourquoi venir vous placer entre l'art mon seul ami & Dieu ? En me soumettant à vous, ennemis tout-puissants, je m'anéantis, je me perds, je prononce mon arrêt de mort ! Bref, misère est

le mot de l'homme, en rien il ne peut approcher de la perfection. Toujours mécontent, en désaccord avec lui-même, il personnifie le mouvement perpétuel, continuellement ballotté, sans force, sans volonté, sans repos. »

Mais il faut savoir se borner; n'abusons pas de la permission qu'on nous laisse de puiser dans ce charmant petit volume, dont il nous a paru intéressant de donner à nos abonnés quelques fragments épars, puisqu'ils concernent deux de nos grandes illustrations musicales : Gluck & Weber.

Le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de l'art

musical, *Freyschutz*, a été représenté ces jours-ci à l'Opéra. Mais cette lutte sublime du bien & du mal avait besoin d'une interprétation de premier ordre, & malgré le talent des acteurs, chanteurs ou cantatrices, l'exécution ne s'est pas élevée à la hauteur de l'œuvre. Cependant l'orchestre s'est bien conduit, & mademoiselle Hisson s'est tirée honorablement de l'adagio du grand air. Mais le sextuor & le dernier finale ont été déplorables; un ouvrage de l'importance du *Freyschutz*, de Weber, dont les perfections ont besoin d'être mises en lumière par des artistes savants, n'admet pas la médiocrité des interprètes.

MARIE LASSAUME.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Tu n'ignores pas, ma petite Jeanne, de quelle importance est, pour une ménagère, la confection des confitures, des sirops et des conserves.

Cette époque de l'année — en province surtout, car à Paris le manque d'espace pour serrer les conserves, fait qu'on est obligé de les acheter, au jour le jour, dans un grand nombre de ménages — cette époque, dis-je, est le moment du *grand coup de feu* : les fraises, les cerises, les groseilles, les framboises, le cassis, tout est mûr à point et n'a qu'à se transformer, selon le plus ou moins de talent de la maîtresse de logis ou de sa cuisinière, en une foule de choses exquis.

Moi, qui confectionne mes confitures sans l'aide de personne, je les ai terminées depuis une quinzaine de jours déjà; mais la mère de mes jeunes cousines pouvant récolter elle-même, dans un immense jardin qu'elle possède hors la ville, les fruits qui lui sont nécessaires, ne s'est pas autant pressée. Il lui fallait d'ailleurs choisir un jour à la convenance de tout le monde, car on va faire la cueillette en famille, & je te laisse à penser si c'est une

partie de plaisir longtemps préméditée à l'avance!

Le lendemain, non pas dès l'aube, mais dès une heure assez matinale, ma cousine & ses filles, aidées de leur grosse servante belge, se mettent à la confection des confitures, sirops, conserves, etc., etc. Ah! dame, c'est une grande besogne & une grave préoccupation.

Pour mes jeunes cousines, elles se prêtent à la circonstance, suivant leurs divers caractères : — Emma profite de l'occasion pour demeurer dans cet affreux négligé, sans goût, ni grâce, qui lui plaît tant & qui lui attire sans cesse les remontrances de sa mère & de sa sœur. Juliette, au contraire, se travestit, sous prétexte de confitures, en pimpante cuisinière d'opéra comique, & a bien soin de regarder dans chaque miroir devant lequel elle passe, si ce costume inusité lui sied. — Fanny seule, la petite Fanny, qui commence cependant à devenir grandette, s'occupe de la besogne du jour sans arrière-pensée... c'est-à-dire sans arrière-pensée... je m'avance un peu trop peut-être... car si elle n'est pas desordonnée ou coquette, ma jeune cousine est légèrement friande,

c'est encore de son âge... elle trouve fort agréable de manger des cerises, & en retirant les noyaux; de goûter à ce jus vermeil que la fermentation va transformer en sirop; de s'assurer que les gelées sont prises à point & les marmelades suffisamment cuites; d'utiliser enfin à son profit l'écume mousseuse & sucrée que l'on retire de la bassine & que ses sœurs dédaignent.

C'est au milieu de ce tohu bohu, que moi, Florence, j'eus la maladresse de tomber hier. Je compris bien vite que la présence d'une étrangère, si intime qu'elle puisse être, est plus embarrassante qu'utile en pareil cas, et j'allais prendre congé de ces ménagères, après leur avoir souhaité bonne réussite dans leurs multiples entreprises, quand Fanny s'accrocha à moi.

— Cousine Florence, vous m'avez parlé une fois, en hiver, d'un délicieux bonbon aux fraises fraîches que vous saviez faire. Voici des fraises, du sucre — Fanny m'en présentait un pain tout entier; — tandis que maman & mes sœurs sont occupées d'un autre côté, montrez-moi, je vous en prie, comment vous l'exécutez.

— Mais il nous faut du feu, petite Fanny, & nous gênerions ces dames. Ce sera pour une autre fois.

— C'est cela, une autre fois!... se récria l'enfant d'un ton boudeur, pour qu'il n'y ait plus du tout de fraises & que vous me remettiez encore à l'année prochaine!... Non, non, soyez complaisante, cousine, & je vous donnerai, pour vous remercier, la recette d'une soupe aux cerises très-bonne, que je vois faire quelquefois à maman & que votre mari aimera beaucoup, j'en suis sûre.

Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant la rusée petite fille essayer de me prendre par mon faible : il n'y a plus d'enfants, vraiment!

— Allons, je me rends, dis-je gaiement, mais à la condition que nous aurons la permission de votre mère & que nous nous fourrerons dans un petit coin où nous ne dérangerons personne.

— Non, personne absolument, se hâta de répondre Fanny. Tenez, voici justement un fourneau inoccupé...

Sans plus résister, je pris une cuillerée à bouche de grosses fraises de jardin bien mûres & bien parfumées, soigneusement épluchées, cela va sans dire. Je les écrasai & les délayai dans une soucoupe, à l'aide d'une petite cuiller; puis, lorsqu'elles furent réduites en purée, je les passai dans une mousseline claire — il n'y avait pas là de tamis. — A la rigueur, j'aurais pu ne pas les passer du tout, mais le grain du bonbon eût été, dans ce cas, moins régulier.

Je pris ensuite 250 grammes de sucre cassé en morceaux & les trois quarts d'un verre d'eau. Je mis eau & sucre dans un poëlon que je plaçai sur le feu. — Le sucre est cuit à point lorsque, trempant la cuiller dedans & en l'en retirant, il tombe de cette cuiller en formant une perle.

On ôte alors le poëlon du feu, on verse rapide-

ment dans le sucre cuit la fraise écrasée, & l'on tourne le mélange le plus vite possible, jusqu'à ce qu'il épaississe un peu, mais pas assez pour ne plus pouvoir couler.

Alors on se hâte d'en former des pastilles, en le déposant par petites cuillerées sur un papier, sur une toile ou sur un marbre. On peut aussi le mettre dans de petites caisses de papier préparées à l'avance, où on les laisse ensuite se raffermir pendant quelques heures. Plus on va vite dans ces diverses opérations, plus on est sûre de réussir ce bonbon, qui a un goût de fraise exquis.

On peut, paraît-il, le faire avec tous les fruits possibles, framboises, cerises, groseilles, oranges, citrons, etc., voire même avec des pétales de fleurs d'oranger qu'on hache très-fin & que l'on mêle, en tournant comme pour les fraises, avec le sucre cuit.

En outre, j'ai entendu dire que plus le fruit qu'on emploie est acide, moins il faut mettre de jus pour parfumer, & plus il est nécessaire de tourner longtemps avant de verser les pastilles & d'avoir du sucre bien cuit.

Fanny, enchantée de ces renseignements, & encore plus du bonbon aux fraises, voulut tout de suite s'acquitter envers moi, en me disant comment se fait la fameuse soupe aux cerises de sa maman. Ces détails qu'elle me donne à ce sujet ne sont pas aussi complets que je l'aurais voulu, j'hésite un peu à te les envoyer... pourtant, comme cette recette est peu compliquée, il me semble qu'il te sera facile de suppléer, si tu l'essaies, à tout ce que ma petite cuisinière en herbe a omis.

Cette soupe se compose simplement de cerises noires cuites dans un plat ou terrine de terre, avec du sucre — comme des cerises en compote, j'imagine — & auxquelles on ajoute des tranches de pain faites à l'avance dans une casserole, avec du beurre frais.

Comme tu vois, chère Jeannette, cela n'est pas bien difficile & ne peut être non plus bien mauvais, en cas de non réussite.

Une chose que l'on prétend exquise, c'est la liqueur de cassis, dont tu vas trouver plus bas la recette. Celle-ci, je la tiens, pour plus de sûreté, de la maman de Fanny elle-même. Ma cousine a, dans notre petite ville, une réputation véritable pour la confection de ce cassis.

Elle met, pour une bouteille de bonne eau-de-vie, 500 grammes de grains de cassis & 125 de framboises qu'elle laisse macérer pendant six semaines, puis qu'elle filtre & sucre avec 500 grammes de sucre. Alors la liqueur est faite. Ce n'est pas plus malin que cela!

On peut boire ce cassis tout de suite; mais si on le laisse vieillir pendant six mois, il est délicieux. Fais-en l'expérience, & si cette expérience est heureuse, bois un peu du nectar que tu me devras, à la continuation de notre bonne & déjà si vieille amitié. A l'instar du cassis de ma

cousine, cette amitié ne fait que gagner avec le temps... de mon côté, du moins. Puisse-t-il en être de même du tien!

Ta dévouée

FLORENCE.

MODES

Les cages sont généralement supprimées avec les costumes courts, ou au moins très-amointries & les tournures beaucoup moins volumineuses que précédemment.

Il faut que les étoffes bouffent elles-mêmes en se drapant.

On met assez d'ampleur dans les jupons, & il ne faut biaiser que les lés du devant.

Les secondes jupes se taillent assez longues pour pouvoir, en se relevant, former beaucoup de plis de côté, & de bouffants par derrière; elles ont l'aspect très-court devant.

Il faut que les lés de derrière soient beaucoup plus longs que ceux de côté. On fronce le surplus en long, à la couture, dans le haut de la jupe, ce qui forme naturellement une tournure bouffante.

Je t'engage beaucoup à relever ces jupes en dessous avec des boutons posés à la ceinture & des cordons venant s'y boutonner, parce que tout cela peut se défaire, & la jupe par conséquent se déchiffrer & conserver sa fraîcheur. Quand, au contraire, les bouffants de la robe sont assujettis, il est impossible de la plier, ce qui est cependant nécessaire, surtout quand on doit voyager.

On porte beaucoup de grandes casaques ou tuniques, ouvertes devant & retroussées sur les jupons de dessous. — Puis, de grandes vestes françaises, à revers, comme celle-ci, par exemple.

Le costume est en popeline de laine gris perle. Le jupon a trois volants en biais, bordés en bas & en haut de 5 centimètres de châlis satiné de même teinte. — Grand gilet de châlis. — Veste boutonnant au cou; elle va en s'ouvrant, et laisse voir entièrement le gilet dans le bas. Les pans de cette veste, qui est ajustée, sont doublés de châlis. Ils se retournent en revers de chaque côté.

Par derrière, la veste est également ouverte, en formant revers doublés. Le tout est assez long & un peu relevé de côté, en arrière, près de la taille. Les manches ont un grand revers en gantelet.

Ce costume peut aussi être doublé en soie de couleur.

La grenadine noire a beaucoup de vogue par ces jours de chaleur. On en fait de charmantes toilettes de différentes façons. Les dessous sont noirs ou de couleur.

Voici deux jolis modèles, faciles à copier.

Jupon en soie mauve avec quatre volants alternés : deux de grenadine noire ourlée, deux de soie mauve découpée. — Seconde jupe en grenadine noire avec volant pareil ourlé. — Corsage décolleté en soie mauve. — Corsage montant en grenadine noire. — Manches larges avec volant. — Ceinture de soie mauve à large nœud derrière.

Autre modèle.

Jupon de foulard vert émeraude, avec trois volants de grenadine noire, ayant au bord un plissé de mousseline blanche garni de petite valencienne & recouvert à moitié d'une dentelle noire. — Petite jupe bouffante ornée de même. Le volant de cette jupe fait suite à ceux du jupon, ce qui ne laisse pas voir d'intervalle sur le jupon vert. — Le corsage est à basques, montant, doublé de soie verte, & ouvert devant sur un gilet vert, ou sur une chemisette blanche. — Les manches, moitié larges, garnies, ainsi que les basques & le tour du corsage, comme les jupes.

Ce même costume est fort joli sur noir, gris perle, cerise & violet. On peut aussi n'avoir que le corsage & la petite jupe sur un jupon uni.

Les dentelles noires se portent beaucoup pour les toilettes habillées du soir, aux eaux ou aux bains de mer.

On met des volants de dentelle plus ou moins hauts sur jupons de couleur. Corsage, petite jupe ou tunique composée souvent avec un ancien châle de dentelle de Chantilly, de guipure, ou même de dentelle espagnole.

Ces dentelles font très-bien sur du foulard, de la sultane ou même du lino blanc. — Ceinture & nœuds cerise relevant la jupe de dentelle noire.

Les dentelles de Bruges sont fort à la mode. On en fait de jolies imitations pour garnitures.

La toilette suivante était destinée à une jeune fille dont la mère va donner une soirée dansante à la campagne :

Corsage de dessous décolleté en sultane rose (ou en foulard). Jupe de même étoffe, longue, à queue, avec un grand volant en biais, surmonté de trois bouillonnés. — Petite jupe de mousseline blanche très-claire.

Cette jupe est ouverte par derrière, & formée par deux grands & larges pans noués qui retombent très-bas sur la jupe rose. Le tout est garni d'un entre-deux & d'une dentelle d'imitation de Bruges. — Deux corsages : un décolleté, froncé à la vierge, avec petites manches courtes & bouffantes. — l'autre montant, ouvert devant & retenu par des nœuds de rubans roses. — Grandes manches avec entre-deux & dentelle. On peut remplacer l'imitation de Bruges par de la fausse valencienne.

Les anciennes guipures blanches & le filet brodé s'emploient aussi beaucoup pour garnitures &

ressortent très-bien sur le noir ou les couleurs unies.

Le blanc est toujours très-élégant, surtout à la campagne. En piqué, en basin, jaconas, mousseline, grenadine, châlis, etc.

On orne beaucoup les robes de couleur unie de plissés plats en mousseline blanche.

Moins de vêtements à ceintures; elles se mettent souvent sous les basques des corsages, & se font courtes & larges.

Les chapeaux ronds l'emportent beaucoup sur les chapeaux fermés, pour le moment. Ils sont étroits & un peu élevés. On les orne de plumes, de gaze, de crêpe de Chine, de nœuds de faye.

Il les faut assortis aux toilettes ou tout noirs avec petite plume de couleur, que l'on change à volonté. J'en ai vu de fort bon goût chez madame Camille, 3, rue Rougemont.

J'en ai remarqué un charmant pour mettre avec une robe noire, bleue ou blanche.

Il est en paille noire, avec bord retourné par derrière, & doublé en velours noir. — Tête de plumes noires. Plume bleue sur le dessus, avec nœud de faye noire. Quatre grands bords doubles, dont deux en faye bleue & deux en faye noire, retombent sur les cheveux.

Les chapeaux en paille marron avec ornements de même nuance sont très-distingués.

J'ai encore remarqué dans cette maison, pour mettre avec un costume de percale rayée violet & blanc, un petit chapeau délicieux de fraîcheur.

Il est en paille de riz, bordé d'un large velours violet. — Écharpe de gaze violette tournant autour

du chapeau, avec bouts tombant derrière. Sur le sommet de ce chapeau, étaient placés trois petits bouquets de violettes des bois avec leurs feuilles.

On pose beaucoup de grandes branches de fleurs tombantes sur les chapeaux fermés, telles que l'acacia, les passe-roses, la glycine, les clochettes, etc.

Tu trouveras, du reste, chez madame Camille, une collection des plus choisis de tous les modèles. où tu n'auras absolument que l'embarras du choix.

La machine à coudre est aujourd'hui dans toutes les familles. On a compris de quelle utilité pouvait être cette merveilleuse ouvrière, faisant 1500 points à la minute, & qu'on dirige à son gré.

Dans les familles, le travail à la machine est un plaisir & un amusement; on se réjouit à la vue d'un ouvrage terminé en deux heures & qui jadis eût demandé deux journées entières. L'habitude des travaux chez soi va devenir générale, & quelle économie dans l'intérieur d'un ménage!

La machine Wilcox & Gibbs (1) réunit toutes les perfections dans sa construction aussi simple qu'ingénieuse — elle a encore ce précieux avantage de ne faire aucun bruit & de présenter l'aspect d'un meuble que l'on peut rendre aussi élégant qu'on le désire. On en a de fort jolies de 250 à 300 fr.

(1) 82, boulevard Sébastopol.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODE

Première toilette. — Robe en batiste de l'Inde, ornée de volants plissés, surmontés d'un biais fixé par des nœuds posés de distance en distance; tunique garnie de même, boutonnée devant. — Petit paletot droit demi-ajusté, avec ornement rappelant celui de la jupe. — Chemisette en batiste avec col et bas de manche garnis d'un petit tuyauté bordé d'une valenciennienne.

Deuxième toilette. — Robe en crêpe de Chine avec haut volant en biais, et ruche double formant tête. Tunique puffed, à corsage décolleté et manche ouverte, garnie de la ruche double: on peut, avec cette toilette, mettre la chemisette en étoffe pareille à la robe, ou une

chemisette blanche, ou pour grande toilette un fichu ouvert et des manches à sabots en mousseline ou tulle. — Chapeau orné d'une draperie en crêpe de Chine, touffe de roses de haies.

Costume de petit garçon de quatre à cinq ans. — Jupe plissée en piqué blanc brodé de soutache noire. — Veste droite à revers ornée de la même broderie. — Chemisette en toile fine.

GRAVURE D'ENFANTS

Costume de petite fille de neuf à onze ans. — Robe, en foulard japonais, ornée de trois petits volants en biais surmontés d'une ruche. La tunique relevée est bordée

de la même ruche surmontant un seul volant. — Corsage à basque fendue avec ruche plus basse. — Chapeau en paille anglaise avec biais de velours et touffe de fleurs.

Toilette de baby de deux à quatre ans. — Robe en piqué avec large revers en piqué de couleur, maintenus par des boutons. — Corsage décolleté à longue basque orné des même revers plus petits. — Ceinture baby en taffetas. — Chemisette décolletée, en nansouk, avec petite garniture brodée.

Toilette de petit-fille de six à sept ans. — Robe en foulard avec ruche coquillée et lisérée en taffetas; sur la jupe deux papillons en taffetas. — Corsage ouvert orné d'une ruche plus petite. — Manche fermée par la ruche. — Chemisette garnie d'une valenciennaise basse.

Toilette de petite fille de dix à douze ans. — Robe en linos, avec biais en taffetas formant tablier. — Tunique double ornée d'un volant plissé surmonté de deux biais; emmanchure garnie d'un plissé simulant la manche courte. — Chemisette en mousseline avec centre-deux brodés. — Chapeau en paille orné d'une draperie en gaze; traîne de petites roses de haies.

Costume de petit garçon de sept à huit ans. — Jupe en coutil à larges plis devant, cordes retenues par des nœuds; poche aumônière. — Veste pareille, à revers bordés d'une corde plus fine. — Chapeau en paille avec galon uni.

SEPTIÈME CAHIER

Pelote — M. D. enlacés — C. B. — Petite guirlande pour chemise d'homme — L. M. enlacés — Parure et entre-deux pour chemisette d'enfant — Rosalie — ornement pour robe — Effilé noué — Disposition des bouquets Pompadour, tapisserie coloriée donnée en juin — Porte-visites — Entre-deux — Louise — E. H. B. — Col Impératrice, dentelle renaissance — Thérèse — Bonnet d'enfant dentelle renaissance — Coin de cravate — F. G. — Petite bande applique — Éva — Serviette à thé au crochet — Panier à bonnet — Étoile gothique au crochet — Parure col à revers — Mouchoir — M. L. assortis — E. Z. — A. P.

PLANCHE VII

PATRON

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage décolleté, deuxième toilette, gravure de ce mois. (3759.)

TAPISSERIE COLORIÉE

Bande pour ameublement.

ABAT-JOUR

Première partie de l'abat-jour.

Les abonnées à l'édition hebdomadaire & à l'édition bi-mensuelle (couverture verte) recevront pendant ce mois les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Corsage à revers.	} gravure d'enfant n° 3760 1 ^{er} juillet.
Tunique boutonnée.	
Corsage décolleté, à basques, pour baby de deux à quatre ans.	
Corsage, petite fille de neuf à onze ans.	
Corsage décolleté, petite fille de six à sept ans.	
Tunique, petite fille de dix à douze ans.	

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Paletot, première toilette (gravure n° 3759, 1^{er} juillet).
Robe brodée, baby de deux ans.

Les abonnées à l'édition hebdomadaire (couverture orange) ont reçu pendant le mois de mai les planches suivantes de travaux d'aiguille et de fantaisie :

N° du 11 JUIN.

Carré dentelle Renaissance. — Bonnet grec en drap ou velours, soutaché. — Boîte à timbres. — Ruban en toile brodée. — Housse en coutil brodé pour fauteuil de jardin.

N° du 18 JUIN.

Pelote pour toilette, drap satin et broderie modèle nouveau. — Blague à tabac en drap. — Corbeille de toilette pour Baby, en jonc avec application de cachemire brodé.

N° du 25 JUIN.

Ouvrage en perles : Bourse pour dame — Lingerie. — Deux bas de jupon, percale, feston jours et dentelle. — Modèle des jupons montés. — Deux tabliers en Nansouk pour enfant. — Alphabet : Anglaise, Plumetis.

MOSAÏQUE

CURIOSITÉS HISTORIQUES.

Philippe Strozzi, en 1569, répartit les vieilles bandes françaises en quatre régiments nommés Gardes-Françaises — Picardie — Champagne — Piémont. Lors de l'avènement de Henri IV, son régiment de Gardes protestants prit le nom de Navarre, & son rang, après Picardie, à la droite de l'armée française. A Jemmapes, Navarre devint le 5^e de ligne, chargea en répétant son vieux cri de guerre : *En avant ! Navarre sans peur !* En entendant ce cri, Auvergne, devenu le 17^e de ligne, répondit immédiatement : *Toujours Auvergne sans tache !* (*Histoire des Condés.*)

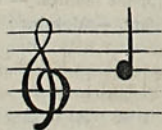
PETITE LÉGENDE.

Anne de Bretagne, la jeune duchesse, voulait faire paver en or la salle d'un de ses manoirs. Elle présidait aux travaux, lorsqu'on trouva sur le sol une taupe immobile. Anne s'étonnait qu'on ne pût tirer ce petit animal de son profond sommeil. Un maçon lui dit : Noble dame, la taupe est morte ! Ce fut ainsi que la petite duchesse apprit ce que c'était que la mort, car ses courtisans avaient pris soin de ne pas lui faire connaître la fin de toutes choses. Alors, elle prit l'or dont elle voulait parer son manoir, et elle le donna aux pauvres, afin de s'assurer, après sa mort, une place dans les tabernacles éternels.

Le mot du Logogriphe de Juin est : AGNÈS

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : Mieux vaut assez que trop.

RÉBUS





L. W. M.

Moine et Fabroner imp. r. du Cardinal Lemoine, St. Paris

C. W. M.
3759

Modèles de Paris
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Modèles de M^{me} Camille, 3r. Rougemont-Corsetade

Mesdames De Vertus, 27 rue de la Chaussée d'Antin

Ayuntamiento de Madrid

Bruxelles Desterbecq r. du Casino g. Porte de Cologne

S.B Fuller 61 Pall Mall London

Amsterdam Desterbecq Vyzelestraat 8. 3e g.

Escritura de la Junta de Grand Morada Paraiso y sus Caseríos



Modes de Paris
Journal des Dames

Paris, Boulevard des Capucines.

Imprimerie de la Presse, 15, rue de la Harpe.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

ÉDITION BI-MENSUELLE

MODES, TRAVAUX, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Les toilettes blanches étaient la grande mode, aux courses, toilettes de toutes sortes : costumes de foulard blanc, crêpe de Chine, taffetas blanc, mousseline, etc.

Entre autres costumes charmants, nous citerons un costume mousseline et crêpe de Chine :

Jupe d'organdi à plusieurs volants, garnis eux-mêmes d'un petit ruché de dentelle ; sur cette jupe, une tunique en crêpe de Chine blanc de crème, au bas de laquelle était posée une frange de soie. Des nœuds de dentelle garnissaient le crêpe et relevaient les côtés.

Une autre toilette, toute en mousseline brodée, sur un dessous rose ; large ceinture vert-émeraude nouée derrière. Cette toilette sortait des ateliers de la *Grande Maison de Blanc* du boulevard des Capucines.

Puisque nous parlons de cette maison, nous ne pouvons passer sous silence son comptoir spécial de lingerie. J'y ai vu dans la layette commandée par la marquise de P***, des modèles du meilleur goût. Voici quelques détails :

Les petits draps de lit, en toile de Hollande, brodés tout autour ; chiffres et couronnes au mi-

lieu. Les rideaux du berceau, en mousseline, garnis d'un volant surmonté d'une valenciennienne et doublés de taffetas bleu. Le couvre-pied est ravissant ; il est en mousseline ; pour ornement, rien qu'un énorme chiffre couronné, brodé au point de dentelle et au point d'armes, doublé de soie bleue, et entouré d'une dentelle d'Angleterre. Des petits souliers en soie bleue brodée de blanc ; d'autres en molleton, tout garnis de lisérés de satin bleu ; d'autres encore en drap brodé, etc.

On trouve aussi, à la *Grande Maison de Blanc*, un grand choix de tous les fichus qui se portent sur les robes ouvertes ; les uns sont simples, en linon garni de Bruges ou d'une bande festonnée, les autres plus habillés ; tous de formes élégantes et nouvelles.

Les chapeaux sont bien jolis cet été. Il faut convenir que la mode a fait un incontestable progrès depuis le temps du Directoire, où la *calèche*, dont la forme avait un pied de longueur, triomphait sur la tête de toutes les jolies femmes. Et quelles jolies femmes ! Les plus belles personnes de l'Europe !

Je ne peux imaginer madame Récamier et madame Tallien, coiffées de cette *calèche*, et surtout embellies par elle.

Certes, en ce moment, la mode s'entend mieux à parer les jolis visages. Toutes les femmes semblent charmantes avec ces petits toquets élevés, et sous le voile, qui dissimule les imperfections de chacune d'elles.

Il y a plusieurs formes de chapeaux : toquet ordinaire, entouré d'une gaze qui fait écharpe ; chapeau relevé sur les deux côtés, lesquels sont doublés de faye noire, rubans noirs en velours ou en faye, plumes sur le sommet qui est élevé, (ce genre est le plus élégant). La couleur des rubans varie selon la nuance de la toilette, cependant le noir est plus généralement adopté. Il y a encore la forme Watteau ; je rappelle seulement qu'il faut être jeune et jolie pour la porter. La paille blanche est doublée de faye noire et ornée de rubans, mélangés de dentelle, tout à fait au sommet de la calotte ; une touffe de fleurs et une traîne qui retombe mêlée à de longs rubans par derrière : ce sont des roses et des pensées. Avec cette coiffure, un costume gris perle en taffetas et crêpe de Chine.

Je recommande aux jeunes filles le large chapeau de campagne, qui sied à merveille au visage, et le garantit du soleil. Ce genre ne se porte qu'aux bains de mer et à la campagne. Il se fait en paille bon marché, et on peut se charger soi-même de poser l'ornement. Il consiste en un velours noir ou de couleur, tourné en natte autour de la passe, avec un bouquet de fleurs des champs ou des roses sur le devant ; un voile de gaze attaché comme ceux que l'on portait il y a deux ou trois ans ; il ne plaque pas sur la figure et se rejette en arrière.

Même modèle pour les petites filles, depuis l'âge de trois ans. J'ai vu ce chapeau orné d'un large ruban vert, dont le nœud était placé sur le devant ; un voile long, en gaze blanche, enroulé autour et flottant, ou ramené en cravate autour du cou.

Autre ornement de chapeau de campagne : large ruban de velours rouge noué derrière en longs pans ; bouquet de coquelicots, voile de gaze blanche enroulé ; ce serait une jolie toilette de jeune fille pour une visite à la campagne, avec une robe de piqué blanc ; ceinture de velours rouge et boutons de même au corsage. On peut cacher toutes

les coutures de la basquine avec des petits lisérés de velours ; cela demande un peu de travail, mais cela fait une jolie garniture. Il suffit de rouler quelques mètres de velours très-étroit ; on coud les lisérés sur les coutures. Lorsqu'on veut blanchir la robe, on les découd sans défaire les coutures. Cette toilette est très-jolie aussi en vert.

..

On porte beaucoup d'étoffes de laine, cette année. Elles sont toutes ou presque toutes très-bon marché. La façon des costumes diffère un peu de celle de cet hiver. On ne fait plus le tablier court et plat. La robe de dessus est un peu froncée sur les côtés ; la tournure toujours très-bouffante. Un des modèles les plus commodes à employer et le plus simple assurément est la jupe à cinq volants, froncés ; une basquine ouverte devant, garnie d'un petit volant, et très-bouffante derrière ; les manches pagodes, avec des manches de lingerie.

Les costumes de campagne sont ordinairement en laine ; ils se font avec ou sans volants, selon la destination que l'on veut donner à la toilette.

J'ai vu, même chez Worth, des costumes sans volants. Voici le détail d'un de ces costumes :

Il est en étoffe de laine couleur *foin séché*, nouvelle nuance très à la mode.

Le jupon vert avec trois rouleaux de même étoffe et même couleur ; la jupe relevée sur ce jupon est, comme je l'ai dit, couleur *foin séché* ; elle est plate devant, mais très-bouffante derrière, garnie de trois rouleaux de même couleur que le jupon de dessus ; sur cette jupe, une veste coupée en trois parties dans le bas, par derrière, très-courte et garnie comme le reste ; les manches assez larges, mais pas pagodes.

Costume simple en étoffe légère & solide cependant : jupon avec sept rangs de grands plis ; casaque un peu longue qui fait en même temps jupe et corsage ; large ceinture ; la casaque est garnie d'un ruché double, très-petit ; ce ruché, que l'on emploie beaucoup en ce moment, est très-simple à faire. On taille des bandes de six à sept centimètres, on plie la bande en double et on coud ensuite en tuyautés cette garniture ; elle se met au bas des paletots, aux manches, aux corsages et à plusieurs rangs aux jupons.

Aux robes de taffetas noir, ce ruché est très-joli en lilas ou toute autre couleur.

..

Pour costume simple je recommande aussi le piqué blanc avec la ceinture de couleur. Les jeunes filles trouveront dans cette combinaison des toilettes charmantes, à la fois simples et habillées, et qui sont pour ainsi dire inusables.

La robe de piqué doit être ronde, on peut y mettre plusieurs rangs de galons blancs ou soutenir le jupon; une seconde jupe, plutôt deux *paniers* plats comme deux bouts de basques qui ne bouffent que derrière. Large ceinture en taffetas vert, grande mode. Corsage à revers pouvant se boutonner ou faire corsage ouvert à volonté.

Deux couleurs de rechange : ceinture verte, boutons de taffetas vert; ceinture rouge, boutons rouges. Même variété pour la chaussure et le ruban des cheveux.

Un genre plus habillé, c'est le jupon à cinq volants ourlés et froncés; robe pareille, relevée et bouffante. Petit paletot ajusté, fendu derrière et sur les côtés; paletot et manches garnis d'un volant.

On a beaucoup porté le foulard cette année, jaune, écru et gris de différentes nuances. On peut tirer parti d'une ancienne robe de foulard en la mettant sur un jupon de percale fond blanc, à raies ou petites mouchetures de couleur. Le jupon aura deux grands volants en percale fond blanc, à très-petits bluets par exemple. Je suppose la robe en foulard écru, on la découle entièrement, on en fait une petite jupe bouffante en la garnissant d'un volant pareil; basquine simulée par un corsage montant; ceinture noire ou d'autre nuance.

..

On m'a demandé dernièrement mon avis pour une toilette de dîner. La personne qui m'écrit me

dit avoir remarqué que maintenant on met le corsage décolleté pour ce genre de toilette. C'est vrai. Je dirai cependant que cet usage n'est généralement adopté que dans le grand monde, ou par des personnes très-élégantes. Il ne faudrait pas arriver ainsi habillée dans la plupart des maisons de notre bourgeoisie parisienne, où, tout au plus, les jeunes filles mettent pour un dîner le corsage recouvert d'un fichu Marie-Antoinette.

Dans le monde élégant, on s'habille pour dîner en ville, afin de pouvoir aller ensuite dans deux ou trois soirées.

Le tout est de connaître les usages de ceux que l'on doit visiter. Car s'il est reçu de mettre une robe décolletée, robe de tulle ou de satin, pour un dîner, il y a beaucoup de femmes qui sont éloignées de cet usage, et que l'on contrarierait beaucoup si l'on se présentait ainsi chez elles, quand toutes les autres seraient en robe montante. Le corsage carré est toujours convenable; le fichu de tulle sur robe décolletée également; enfin, la robe de couleur très-claire, très-ornée, peut se porter montante, quoique un peu simple.

..

Le jupon à ressorts est loin d'être abandonné; seulement on le fait aujourd'hui beaucoup plus étroit. Un nouveau perfectionnement lui a été apporté : grâce à l'ingénieuse disposition des bandes qui le composent et auxquelles sont adaptées des boucles pour le raccourcir ou le rallonger à volonté, il peut également servir aux personnes de toutes les tailles; mais là ne se sont pas arrêtés tous les perfectionnements de madame de Plument (1); elle y ajoute un pouff qui donne aux toilettes une élégance, une grâce charmante, et peut d'ailleurs se prêter à tous les changements de la mode.

(1) Rue d'Aboukir, 9.

EXPLICATION DES GRAVURES

N° 3753.

Première toilette. — Robe en gaze de soie. — Manteau de cour à deux jupes à volants froncés, orné de bouquets de primevères de toutes couleurs. La petite jupe est garnie d'un haut volant et d'une guirlande des mêmes fleurs. — Corsage Louis XV en taffetas, garni d'un volant de gaze de soie et d'une double ruche de gaze de soie et de taffetas. — Bouquets de fleurs sur les épaules et petit bouquet de côté. — Coiffure ornée des mêmes fleurs en guirlande et traîne.

Deuxième toilette. — En faye à raies satinées. Le jupon garni d'un volant haut de 45 centimètres. — Seconde jupe en étoffe pareille, avec volant en biais découpé en chorée. — Corsage à basque tuyautée ; trois gros plis derrière. — Dans la coiffure, un nœud de même couleur que les rayures de la robe.

N° 3758

1, COIFFURE. Diadème en blonde avec rose thé, large nœud avec pans en faye, barbes en blonde retenues par un nœud en ruban plus étroit.

2, BONNET EN DENTELLE, coquillé en ruban et dentelle noire sur lequel retombent une dentelle blanche et une dentelle noire ; mantille coupée par une dentelle noire, fixée par un nœud double.

3, COIFFURE EN CHEVEUX, chignon ondulé, retenu par une torsade ; cheveux relevés sur le front en double bandeau. Diadème en écaille, longue boucle.

4, CHAPEAU EN PAILLE ANGLAISE, bordé d'un biais en gaze Impératrice ; devant, large plissé traversé par un biais ; draperie nouée avec branches de lilas.

5, CHAPEAU EN CRIN orné d'un large ruban retenu par des grelots en jais, touffe de plumes.

6, COIFFURE DE BAL, large chignon natté, petites boucles sur le front, longues boucles retombant sur les épaules, traîne d'azalées.

7, CHAPEAU DIADÈME, dentelle blanche traversée par un bouillonné sur transparent, mantille et barbes en dentelle, grosse rose avec feuillage, touffe de plumes.

8, CHAPEAU EN PAILLE DE RIZ, avec petit bavolet en faye, trois rangs de coques de ruban, larges nœuds et brides en faye.

A ce numéro sont jointes les gravures 3753, et 3758, et pour les Abonnées à l'ÉDITION de 20 fr. à Paris, et 24 fr. dans les départements, *édition verte* — deux planches de patrons : la première planche donnant les modèles suivants :

Premier côté.

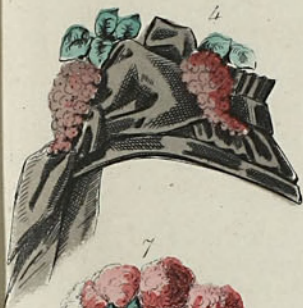
Corsage à revers.	} gravure d'enfants n° 3760
Tunique boutonnée.	
Corsage décolleté, à basques, pour baby de deux à quatre ans.	

Deuxième côté.

Corsage, petite fille de neuf à onze ans.	} gravure d'enfants n° 3760.
Corsage décolleté, petite fille de six à sept ans.	
Tunique, petite fille de dix à douze ans.	

La seconde planche donnant les patrons suivants à pièces indépendantes pouvant se découper :

Paletot, première toilette (gravure 3759).
Robe brodée, baby de deux ans.



Th. Dupuy PARIS

D. Lemoine

Modes de Paris Journal des Demoiselles

3758

Paris, Boulevard des Italiens.1.

Coiffures de M. de Bysterweld, 5. Faubourg St. Honoré.
Chapeaux de la Maison Laure, 1. Boulevard des Capucines.
Lingerie de M. Leclerc, Anc. Maison Payant B. Rue Vivienne.

Ayuntamiento de Madrid



Moine et Falconer imp. r. C. Lemoine 30 Paris

PREVAL 3753

Modes de Paris Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Modes de M^{me} Canille 3r. Rougement - Confection de la M^{me} Deschamps et Comp^e
2, rue de Poissy - Bijoux de M^{me} Gayard, Place de la Madeleine - Parfumeries de la
M^{me} Tnaud et Meyer Boulevard des Italiens, 30.*

